

## Entretien avec le sociologue Manuel Quinon.

### *Preamble*

J'ai été contactée par Manuel Quinon souhaitant m'interviewer sur mon expérience passée de doctorante à Paris V – Sorbonne. Manuel Quinon est sociologue, il travaille actuellement sur le thème de l'école française de sociologie de l'imaginaire, incarnée notamment par les professeurs Gilbert Durand et Michel Maffesoli.

Sur la base de mon expérience personnelle à la fois académique, mais surtout extra-académique, je réponds ici à ses questions, toutefois, j'ai demandé à que mes propos servent à relier les courants de la sociologie, non à creuser des fossés ou entretenir des dissensions intellectuelles servant de prétexte à de sombres et éternelles guerres de mots entre professeurs et chercheurs... Querelles desservant la sociologie au bout du compte ! J'ai également demandé à mon intervieweur à ce que les phrases ne soient pas sorties de leur contexte ou amputées d'une partie de leur sens.

Si j'ai décidé de mettre en ligne cet entretien, c'est pour deux raisons. D'une part pour répondre définitivement à des questions fréquentes qui me sont posées, directement ou à la radio, telles que : Comment se fait-il que vous traitiez ces sujets paranormaux ? Avez-vous rencontré des oppositions ? Comment les autres sociologues vous perçoivent-ils ? Pensez-vous que l'on puisse intégrer ce que vous faites dans une sociologie institutionnelle et académique ? Quel était le sujet de votre thèse doctorale ? Etc.

D'autre part, pour témoigner ma reconnaissance à cette sociologie universitaire, tous les courants confondus, sachant que j'ai eu la chance d'avoir des professeurs très différents dans leur façon de considérer et d'approcher la société. Ces enseignements ont favorisé l'ouverture d'une « connaissance-conscience » me conduisant au fil du temps par-delà les frontières de la sociologie universitaire, mais sous la surveillance constante d'une rationalité qui n'est jamais très loin de moi, quels que soient les sujets traités ou, devrais-je dire, justement en raison de ces sujets dits « paranormaux » dont je m'occupe.

Je profite de l'occasion qui m'est aimablement donnée par Manuel Quinon pour clore un chapitre du livre de ma vie. Ce texte est la longue épitaphe d'une expérience révolue m'ayant conduite à examiner les diverses dimensions de l'être humain et sa société.

-----

***Manuel Quinon : Comment vous êtes-vous orientée vers la sociologie ? À la suite de quel cursus, pré-universitaire ? Quelle était « l'ambiance » intellectuelle, à cette époque, en sciences humaines, lors de vos premières années universitaires ?***

J'ai passé un baccalauréat en économie (section B), m'interrogeant sur ce que je voulais faire par la suite. Durant mon année de terminale au lycée, j'avais décidé de m'orienter, soit vers une école de journalisme, soit vers une école d'attachée de presse, ou bien d'aller à l'IDHEC (*Institut des hautes études cinématographiques*), ces trois projets parisiens faisant écho à mon envie de travailler dans l'univers du cinéma et du spectacle, d'une façon ou d'une autre (*rédactionnelle, technique, conceptuelle, organisationnelle, etc*). Des événements familiaux ont radicalement changé la donne de l'époque, aussi, me suis-je retrouvée le jour des inscriptions universitaires dans le campus de Toulouse Le Mirail, renommé aujourd'hui Toulouse Jean Jaurès, assise sur un banc proche des UER (*équivalent de ce qu'on nomme aujourd'hui UFR*) de philosophie, de psychologie et de sociologie.



J'ai immédiatement et instinctivement été attirée par la sociologie ne sachant pas trop quelle en était la raison au départ. Pourtant, cet appel intérieur était clair et net, personne de mon entourage ne m'a influencée en ce qui concerne ce choix. Les deux autres disciplines en question ne me semblaient intuitivement pas faites pour moi, à tort ou à raison, je trouvais la philosophie trop

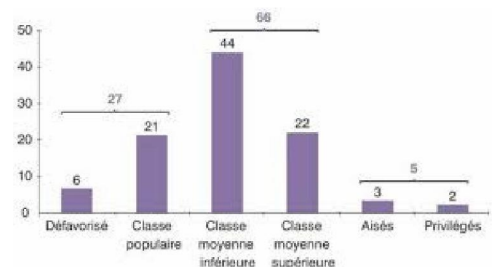
conventionnelle et théorique, quant à la psychologie elle m'apparaissait un tantinet « égotique », car axée sur la psyché ou le soin de la personne. La sociologie émergeait comme l'interface hybride qu'il me fallait, persuadée à l'époque qu'elle avait un grand avenir devant elle en tant que discipline jeune... Et je le pense toujours !

Avec trente-cinq ans de recul, je dois amener une nuance à cette vision optimiste de la sociologie qui est la suivante : il faut qu'elle se remette en question, je pense qu'elle a besoin d'évoluer, c'est-à-dire d'intégrer une vision multidimensionnelle de la réalité, d'ouvrir ses champs d'investigation à l'image de la physique qui s'est dotée depuis belle lurette des champs de connaissance de type quantique et qui se dirige actuellement vers une physique de l'information, où la définition de l'espace-temps ainsi que de l'objet changent radicalement. Une mutation de cet ordre est à entreprendre en sociologie, si cette dernière veut un jour devenir une discipline reine et prendre la place qui lui revient.

Monsieur Quinon, vous êtes curieux de savoir qu'elle était l'ambiance intellectuelle à cette époque de mes premières années universitaires. A titre personnel, je peux donc vous dire que tout se passait très bien, que mes quatre années passées à Toulouse jusqu'à la maîtrise ont été pour moi un moment de grâce positiviste, où j'ai compris que la connaissance et l'étude des faits impliquaient que ces derniers soient vérifiés par l'expérience : tout cela m'allait parfaitement et me nourrissait pleinement. Je n'avais aucun problème avec l'idée de vérifier par l'expérience les phénomènes lorsque cela est possible, et ce n'est pas parce que je m'intéresse aux sujets dits « paranormaux » aujourd'hui que je n'ai pas en moi la compréhension de la démarche positiviste, tant qu'on ne me l'impose pas comme seule façon de saisir la réalité.

D'amphithéâtres en salles de cours de l'UER, je suis donc initiée à une sociologie encline à rejeter l'introspection, l'intuition pour expliquer les phénomènes, me laissant porter par cet enseignement à l'égard duquel je n'éprouvais aucun rejet épidermique, tout au contraire. Évidemment, toute approche métaphysique en était exclue, mes professeurs expliquant que de telles connaissances ne pouvaient être compatibles avec l'objet même de la sociologie, et quiconque s'aventurait dans ces labyrinthes métaphysiques risquait de ne pas obtenir la validation de ses examens. Cette idée ne me choquait nullement, comprenant instinctivement qu'il était important d'acquérir une base structurante que je trouvais efficace et pertinente, d'une certaine façon.

L'ambiance intellectuelle jusqu'à ma maîtrise est sereine, détendue, plutôt gauchisante, l'idée qui revient en boucle étant que le niveau de vie et la classe sociale déterminent en grande partie les comportements sociaux.... Ce qui évidemment n'est pas faux ! Revient aussi le leitmotiv stipulant que l'occident et son ère industrielle ont imposé leur mode de vie et leur aliénation aux autres coins de la planète. Je ressens sur ce point précis une espèce d'auto-flagellation culturelle de la part de



mes professeurs, comme si l'occident, la société industrielle, bref, la société dominante, était responsable de bien des maux culturels. Cela est sans doute vrai, mais ce qui me surprend c'est que ceci revient fréquemment dans la bouche de mes professeurs, de façon directe ou implicite. En vérité, je n'avais jusqu'alors jamais vu les choses ainsi, peut-être à tort !

Ce dernier point me donne l'impression que la sociologie, en tant que discipline institutionnelle érigée par un grand corps d'État, ne sert pas uniquement la connaissance de ses étudiants, mais qu'elle-même pourrait bien avoir une fonction sociale de réparation par rapport au passé historique de nos pays industriels ; un peu comme en psychologie lorsqu'un endommagement physique ou psychologique appelle une certaine forme de pardon. Étrangement, je trouve la majorité de mes professeurs pris dans ce processus mental de culpabilisation qui m'interpelle, mais que je ne ressens pas moi-même, me contentant de le capter et de le comprendre.

Pour la première fois, je fais donc de « la sociologie de la sociologie »... sans doute prémisse de mon penchant futur pour l'épistémologie, je me demande si cette discipline en l'état actuel des choses n'est pas l'un des moyens que la conscience collective se donne pour réparer quelque « faute » ancestrale entre Orient et Occident, entre pays développés et en voie de développement, colonialisme et impérialisme, etc. Mes professeurs me donnent le vague sentiment de demander pardon à d'autres cultures, cette information n'est pas mienne, mais je l'entends et la prends, comme je prends d'ailleurs tout ce que cet enseignement veut bien me donner. Pour vivre le présent, il faut être libre de son passé, éventuellement réparer, n'est-ce pas en partie à cela que sert la sociologie succédant aux années 1968 ?



J'apprends que le terme « sociologie » a été créé par Auguste Comte au XIXe, et qu'il signifie : science de la société. Plusieurs fois par semaine, il nous est répété que la préoccupation du sociologue doit être de proposer une démarche rigoureuse, aussi scientifique que possible, en vue de rendre compte objectivement de la vie en société. Cette phrase en boucle, dite d'une façon ou d'une autre, est en quelque sorte le mantra du sociologue qu'il ne doit jamais oublier. Impossible d'écarter cette règle d'or faisant partie du manuel du bon étudiant parce que, quel que soit l'exercice (*analyse de discours, lectures, références bibliographiques, façon d'approcher un terrain, etc*), cette information est omniprésente dans la

bouche de mes professeurs, au point que mon jeune cerveau en formation ne peut l'occulter. De toute façon, ne pas tenir compte de cette règle de base, c'est la garantie de ne pas avoir ses examens.

Je prends également acte des formes aliénantes et perverses qui habitent une société, qu'elles soient économiques, politiques, religieuses ; je suis informée de ce qu'est un habitus, cette matrice de comportements influençant tous les domaines de la vie sociale (*alimentation, loisir, éducation, etc.*) et qui fut popularisée en France par le sociologue Pierre Bourdieu pour mettre en évidence les mécanismes d'inégalité sociale. Cette sociologie que l'on est en train de m'enseigner fait croître en moi un regard critique : le fait de prendre conscience des formes aliénantes et des conditionnements sociaux influence ma vision des choses à deux niveaux.

D'une part, je comprends que nous sommes potentiellement conditionnés à voir ou comprendre les choses de telle ou telle manière, même si j'ose espérer qu'un degré de liberté subsiste, et je le crois volontiers. D'autre part, j'entrevois également combien l'influence de ces matrices comportementales nous conduit à ériger des « mur de Berlin » entre les domaines, entre les façons de penser, de conceptualiser, d'aimer ou de désaimer. Est-ce le fait de prendre acte de tout cela qui me poussera plus tard à essayer de comprendre quelle aliénation s'imisce au plus profond de nous, au point de nous faire opposer le « normal » au

« paranormal », la science et la spiritualité ? Probablement en partie. Donc, merci, chers professeurs de Toulouse.

En résumé, l'enseignement que l'on me transmet durant ces quatre premières années est toujours soumis à de rigoureuses approches de terrain mettant en avant des éléments fondamentaux comme :

- Le milieu social influence les comportements, les taux de natalité, mortalité, etc.
- Il faut toujours se référer et citer les travaux des sociologues antérieurs, car on ne part jamais de sa seule vision. Il faut par conséquent apprendre à faire des recherches bibliographiques, à les exploiter au moment de la réflexion puis de l'écriture qui s'ensuit, ne jamais partir uniquement de ses propres pensées
- Privilégier la neutralité axiologique, la rationalité et ne porter aucun jugement
- Savoir construire une problématique : exposer le sujet, les postulats de départ et les hypothèses attendues qui seront vérifiées ou infirmées par l'enquête de terrain obéissant à des protocoles rigoureux
- Connaître et maîtriser les modes d'enquêtes à disposition du sociologue, du type sondages, interviews ou immersion participante et, savoir se servir de l'outil statistique.

Enfin, les approches théoriques tournent essentiellement autour des travaux d'Auguste Comte, Émile Durkheim, Karl Marx, Levi-Strauss, Marcel Mauss, Max Weber, Erving Goffman, Pierre Bourdieu et d'autres sans doute, toutefois, ces noms-ci sont les plus sollicités. Je lis les ouvrages imposés sans chercher ailleurs mon inspiration, c'est déjà beaucoup de travail. De toute façon, je ne suis pas à cette époque dans une phase d'inspiration, juste de compréhension et d'assimilation des fondamentaux, des règles de base.

**COMTE** **MARX**  
**DURKHEIM**  
**PARSONS** **ELIAS**  
**BERGER** **DOUGLAS**  
**HABERMAS**  
**WEBER** **SIMMEL**

C'est donc dans cette ambiance théorique et méthodologique que mes premières expériences en sociologie baignent. J'ai le sentiment très sécurisant que mon cerveau en devenir est mis sur des rails et que le moins de choses sont laissées au hasard : le mental est guidé et corseté dans une méthodologie et des théories que je trouve puissantes, elles conviennent à mon esprit méthodique et naturellement organisateur. Bref, j'ai aimé ce que j'ai appris, accueillant tout ce que l'on me donnait, même ces analyses de discours réalisées à partir de journaux ou d'ouvrages particulièrement rébarbatifs, sentant que même si cette formation n'était pas exhaustive, cela je le savais, elle demeurerait malgré tout une base solide me donnant l'impression et l'illusion de me sentir plus forte mentalement de jour en jour. Je découvrais le pouvoir des arguments, de la raison et des mots, tout en jouant avec les faits sociaux.

Comme beaucoup au fil des ans, je m'aperçois que des sujets ou bien des cours me captivent plus que d'autres. Je suis fervente des cours de méthodologie pour lesquels j'ai un vif intérêt, car ils apportent cette dimension pratique à laquelle j'aspire par nature, seule matière d'ailleurs que je m'imagine éventuellement un jour pouvoir enseigner. Je prends plaisir à comprendre comment chaque sujet, chaque terrain, peut être approché par les outils d'une méthode, peu importe qu'elle soit quantitative ou qualitative : l'intention à la fois pratique et stratégique de la méthodologie est fort séduisante. Se demander quel est le bon accès, comment obtenir de l'information en fonction de l'objectif, de la personnalité de l'enquêteur, de l'interviewé, comment produire un raisonnement pertinent et sous quelles conditions, être à la fois créatif dans sa façon d'approcher un terrain en s'adaptant aux situations spécifiques, etc... Tout ceci me plaît davantage que toutes les théories historico-philosophico-politico-sociales des générations passées.

## Licence - Maîtrise

En licence émerge un autre intérêt pour la sociologie de l'éducation, comprenant que celle-ci joue un rôle majeur dans les comportements sociaux et que son rôle institutionnel est fondamental dans le devenir des populations. L'éducation est une force vive, elle est la terre d'accueil et de gestation du devenir des sociétés, cette force de vie me semble être le nerf de la guerre. À côté de cet attrait pour l'éducation, les théories de sociologie générale me laissent finalement assez indifférente.

À l'éducation, vient se greffer en maîtrise la découverte d'une autre matière fascinante : la sociologie politique. C'est vers elle que je m'oriente et la découvre grâce à un tout jeune maître de conférences fraîchement arrivé à Toulouse, Patrick Tacussel, qui est aujourd'hui professeur à Montpellier. J'apprécie beaucoup son enseignement érudit et original ne ressemblant pas aux autres. C'est d'ailleurs à cette époque que j'entends pour la première fois le mot « imaginaire », ainsi que « sociologie de l'imaginaire »... À l'époque, ceci est pour moi un grand mystère, n'en comprenant pas tout de suite le sens ni le contenu concret. À vrai dire, mon esprit sur l'instant se sent un peu comme une poule devant un couteau, toutefois, je pressens que ce qui est dit est important et amène un autre relief à la réalité sociale.

Parallèlement à cette année de maîtrise, je me rends à la faculté de droit de Toulouse suivre comme auditrice libre l'enseignement du professeur de droit public, Jacques Mourgeon, proposant à son amphithéâtre de juristes en herbe un cours étonnant et détonnant sur les droits de l'Homme et, plus généralement, sur le sens profond du mot « démocratie ». Le personnage est hors norme, à la fois professeur de droit, mais aussi trublions, professeur émérite surdoué d'une institution qu'il représente et connaît parfaitement, mais dont il n'est pas dupe, pas plus qu'il ne l'est des mensonges étatiques corrélés aux abus des pouvoirs institutionnels. Jacques Mourgeon, aujourd'hui décédé, est aussi à l'origine d'un prix portant son nom et couronnant un travail de nature scientifique à caractère juridique, consacré à la connaissance ou au progrès des droits de l'homme.

En toute logique, mon mémoire de maîtrise sous la direction de Patrick Tacussel s'oriente donc vers le thème de la démocratie, mais dans ses versions officielle et officieuse. Je tente de montrer comment le pouvoir génère des contre-pouvoirs, et comment le jeu de la démocratie se met en scène dans un balancement obéissant à deux dynamiques, l'une plus lumineuse et académique que l'autre, et dont les figures mythologiques pourraient être celles du glorieux Jupiter et de l'obscur Pluton. Je tente d'expliquer combien la démocratie n'est pas un concept lisse et institutionnel, qu'elle est ambivalente, à la fois enjeu d'un pouvoir exotérique et ésotérique, se nourrissant de ces deux forces qui font d'elle une démocratie digne de ce nom. Par contre, lorsque Jupiter s'efface au profit de Pluton ou l'inverse, l'ombre du totalitarisme n'est jamais loin.



La soutenance de ce mémoire de maîtrise se passe dans la bonne humeur, elle a lieu en présence du regretté sociologue et épistémologue, Jean-Michel Berthelot, et bien sûr de mon directeur de mémoire pour cette maîtrise, Patrick Tacussel, dont je suis élève depuis deux ans. Petite anecdote en hommage à Jean-Michel Berthelot qui reste dans mon souvenir un professeur ouvert d'esprit, à la fois rigoureux, mais bienveillant, comprenant les idées que je lançais dans ce mémoire, même si l'utilisation des figures mythologiques n'était pas son pain quotidien.

À l'occasion de cette soutenance, ce dernier émettait quelques doutes concernant l'utilisation des figures, Jupiter et Pluton, empruntées à l'astrologie afin d'illustrer mon propos, cette figuration par des mythes astrologiques pouvant sembler provocatrice. Répondant

maladroïtement aux questions que Jean-Michel Berthelot me posait, Patrick Tacussel prenait alors un relais de parole pour défendre ma problématique. Je me souviens qu'en fin de soutenance Jean-Michel Berthelot s'était tourné vers moi en riant, me disant au sujet de Patrick Tacussel : « *Vous avez un bon avocat !* ». Oui, c'était le cas. Merci à tous les deux.

Cette année de maîtrise en sociologie est ainsi l'occasion pour moi de réfléchir conjointement à ce que signifient, le politique, la démocratie, l'imaginaire et les droits de l'Homme pour une société. A ce cocktail constitué pour partie de la sociologie politique de Patrick Tacussel et des droits de l'Homme de Jacques Mourgeon, vient se surajouter un troisième élément qui s'appelle Michel Maffesoli. Ce professeur vient à la FNAC de Toulouse à l'occasion de la présentation de l'un de ses ouvrages, dont je ne me souviens plus s'il s'agissait de *Logique de la domination* ou *L'Ombre de Dionysos* ... Peut-être bien les deux en même temps !

Ce qu'il dit me parle et, à l'image de Patrick Tacussel deux années auparavant, je trouve que cet homme au drôle chapeau et encapé amène du sang neuf dans mon expérience sociologique. Il y a quelque chose de vivant, de viscéral qui convient à mon esprit, il parle de logiques sociales en incluant l'antagonisme ainsi que divers arguments rappelant le tiers inclus de la physique quantique, et je partage assez cette vision du monde, en tout cas elle donne envie d'aller sur le terrain. Ce sang neuf ne me semble pas être en discordance ou en opposition avec ce qui m'a été enseigné jusqu'à ce jour, bien au contraire j'ai la certitude que cette préhension sensible du monde vient compléter ma formation sociologique traditionnelle, uniquement pour le meilleur.

Progressivement, je comprends en tendant l'oreille à droite et à gauche que ce professeur venu de la capitale ne fait pas l'unanimité, qu'il y a des 'pour', des 'contre' et des 'entre-deux'. Ce qui au départ n'est qu'une vague impression à laquelle je n'attache pas vraiment d'importance dans la mesure où ces oppositions ne correspondent pas à ma sensibilité et que je suis novice dans ce milieu, deviendra une évidence les années suivantes. En effet, je prends acte des dissensions internes au fil des ans, je comprends que les courants en sociologie existent, et qu'en choisissant de poursuivre une thèse doctorale sous la direction de Michel Maffesoli, il paraît que j'ai rejoint l'un d'entre eux : celui de la sociologie de l'imaginaire, celle du quotidien aussi. Bien... je ne savais pas... mais si on veut l'appeler ainsi, finalement cela ne me dérange pas !

Ces dénominations me semblent être les mots des autres, pas les miens, elles ne sont pas ma bataille même si je me retrouve au milieu. Personnellement, je veux bien prendre toute la sociologie dans son entier, Maffesolienne ou pas, apparemment il semble que cela ne soit pas tout à fait possible. En théorie, oui, mais dans les faits c'est un peu comme en politique, si on est de gauche on ne peut être de droite, si on vote on ne peut pas être anarchiste, et inversement.

À ce stade, ma formation que je qualifierais pour résumer de traditionnelle et positiviste s'enrichit ainsi d'une autre approche, et ce tournant arrive à un moment où j'avais depuis quelque temps l'impression de m'ennuyer un peu en sociologie. Si je ne maîtrisais évidemment pas tous les rouages de cette discipline complexe, n'ayant d'ailleurs aucune prétention de ce genre, j'avais par contre compris le mécanisme sécurisant des problématiques sociologiques et du protocole à mettre en place pour rester dans la ligne directrice, c'est-à-dire pour apparaître comme une « vraie » sociologue reconnue de ce milieu.

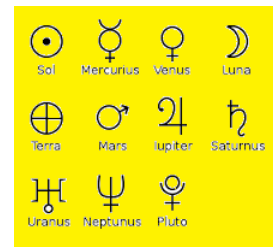
D'un autre côté, je ne me voyais pas appliquer ce protocole toute ma vie, aspirant théoriquement et méthodologiquement à autre chose que je n'avais pas encore identifié, et ignorant totalement sur quel chemin cela allait me conduire. Par contre, ce que je pressentais, c'est que l'université de Toulouse n'était pas le chemin de cet « autre chose », même si j'y avais passé des années passionnantes que je ne regrettais pas.



### ***Naissance du projet de thèse***

L'année de maîtrise est aussi l'occasion pour un étudiant de réfléchir à ce que l'on va faire ou ne pas faire par la suite. Nous sommes en 1984, je décide de poursuivre une formation doctorale à Toulouse en proposant un sujet autour du phénomène astrologique. Pourquoi un tel sujet ? Tout simplement parce que j'ai suivi des cours d'astrologie approfondis et que, contrairement à la plupart des personnes se lançant dans cet apprentissage, ce n'est ni pour devenir astrologue, ni pour son approche en terme de psychologie personnelle, mais parce que j'y perçois très vite des mécanismes (*archétypes, mythes*) faisant écho aux façons dont une communauté humaine s'organise et fonctionne.

Autrement dit, si des listages de type INSEE comme celui des catégories socio-professionnelles (*Agriculteurs exploitants / Artisans, commerçants et chefs d'entreprise / Cadres et professions intellectuelles supérieures / / Professions Intermédiaires / Employés / Ouvriers / Retraités / Autres personnes sans activité professionnelle*) sont bien des facteurs de conditionnement comportementaux, il en existe d'autres à l'état d'archétypes, de mythes circulant au coeur d'une société sous forme de sens, de valeurs, de cheminements. Ainsi les figures de mercure, mars, vénus, jupiter, uranus et toutes celles que l'on retrouve dans l'astrologie, sont-elles à leur façon des figurations et des métaphores de comportements humains, de logiques sociales.



Mon hypothèse est qu'au-delà de l'intérêt divinatoire et psychologique, voire ésotérique comme diraient certains, il me semble que la mode astrologique offre au sociologue des briques de connaissance pouvant impacter le regard épistémologique.

Autrement dit, mon idée est que l'on peut se servir des mythes de l'astrologie (*notamment*) comme levier méthodologique, que ceux-ci constituent un listage de comportements types (*idéaux types*). Ces idéaux types sont dynamisants, ce sont des forces à l'œuvre dans nos sociétés aussi sûrement que ces catégories socio-professionnelles (CSP) dont nous parle la sociologie classique. Cette vision repose sur l'idée de forces vitales dont les figures mythiques seraient les représentants, non sur l'idée d'aliénation à ces forces. Selon moi, dire ceci n'était pas faire de l'astrologie, cela n'a rien à voir avec la profession d'astrologue, d'ailleurs celui qui connaît et pratique cette discipline sait qu'il s'agit d'autre chose, il s'agissait plutôt à l'époque de faire de la sociologie figurative en partant de l'astrologie, tout simplement parce que je l'avais étudiée en détail.

En réalité, je ne cherchais pas à prouver l'efficacité de l'astrologie prédictive, mon objectif étant plutôt de montrer qu'il y a quelque chose de profondément intelligent, censé, sage et atemporel dans cette discipline qui nous parle de comportements humains en train d'interagir en permanence (*cette interaction est rythmée en astrologie par ce qu'elle nomme carré, trigone, opposition, quinconce, etc.*), sachant que ces interactions de comportements concernent aussi bien la personne individuelle que l'institution. On peut appeler cela de l'analogie, de la correspondance, de l'autosimilarité fractale, ou autrement, peu importe, mais cela est, et constitue une base de raisonnement intéressante à mon avis.

Proposant de raisonner de la sorte, il n'y avait selon moi aucun acte de divination, juste une tentative de montrer combien le ravin séparant ésotérisme et exotérisme n'a pas toujours lieu d'être entretenu, et qu'une approche objective en sociologie peut parfaitement cohabiter avec une approche figurative dont les fondamentaux sont empruntés pour la démonstration doctorale dans les mythes de l'astrologie. Mon intention intellectuelle de l'époque était donc celle-ci et, comme vous le constatez, il s'agissait d'une approche épistémologique favorisant le rapprochement de domaines que le rationalisme et le matérialisme distinguent par tradition. Rien n'étant fait dans en sociologie à ce niveau, je commençais donc à rédiger ma problématique dans ce sens, afin de présenter ce projet à un futur directeur de thèse toulousain,

ne sachant lequel. Par contre, j'avais compris que je n'aurais pas trop le choix pour des raisons pratiques, car peu de personnes étaient habilitées à encadrer une thèse. Même si mon sujet pouvait sembler un peu original a priori, j'avais la conviction qu'il s'agissait d'un travail de recherche novateur, répondant en cela aux indications qui m'avaient été données stipulant que la caractéristique d'un projet doctoral n'était pas de faire du bis repetita de choses existant déjà, mais de proposer une recherche qui apporte quelque chose de nouveau, de non fait. A cet égard, j'étais convaincue d'être sur la bonne voie et fort motivée.

Un projet doctoral est sous la direction d'un directeur de thèse, Patrick Tacussel n'étant pas à l'époque habilité pour m'encadrer, je suis dirigée par un professeur dont je tairai le nom, pour la bonne raison que ce que je vais dire à son sujet n'est pas très sympathique. Le but dans cet entretien n'étant pas de condamner qui que ce soit ou quoi que ce soit, ainsi que je l'ai dit au début, mais de faire comprendre que les courants et les sensibilités de la sociologie peuvent se fédérer plus qu'on ne le croit, je m'abstiendrai de nommer ou de porter un jugement. Par contre, je m'autorise à témoigner de ce qu'il s'est exactement passé à l'époque, alors que je tentais d'expliquer que mon projet doctoral tournait autour du phénomène astrologique.

Nous sommes dans une salle de cours, chaque étudiant souhaitant poursuivre l'année suivante présente son projet doctoral. Je suis prête, j'ai tout posé par écrit en ce qui concerne mon sujet et ma démarche, révisant mon argumentaire dans ma tête. Il faut savoir que j'ai toujours été une élève discrète, ne posant jamais de question, ne troublant jamais les cours, arrivant à l'heure et passant mes examens sans problème particulier. Je suis l'anonyme parfaite sans antécédent. D'ailleurs, je suis certaine que ce professeur en question, supposé devenir mon futur directeur de thèse, ne sait même pas que j'existe. Quand vient mon tour, il me demande sur quoi je compte travailler l'année prochaine sous sa direction, je prends ma respiration, puis m'exécute commençant à dire que mon projet concerne le phénomène astrologique, plus particulièrement ses archétypes internes que je souhaite utiliser pour proposer une approche épistémologique de....



Le bonhomme m'interrompt brutalement, manifestement agacé, laissant entrevoir des signes d'emportement, ne me laissant même pas présenter mon projet. Je prononce une quinzaine de mots, puis il me lance tout de go : « *L'astrologie n'est pas un sujet de sociologie* ». Évidemment, je tente d'expliquer et de défendre ce projet que j'ai travaillé, mais je sens bien qu'il s'y oppose d'office et que si cet individu devait réellement devenir mon futur directeur de thèse, alors nous étions sur un mauvais chemin de cohabitation.

Bref, sans écouter ce que j'ai à dire, il m'indique clairement que je dois travailler sur autre chose ; cette agression que je juge gratuite, voire impolie, est blessante et fort décevante. Je ne l'avais jamais vu réagir ainsi durant l'année ! Que mon projet lui semble périlleux et qu'il me conseille en conséquence de faire attention ou de bien réfléchir sur mon choix, cela je pouvais bien sûr l'entendre. Mais c'était d'autre chose dont il s'agissait, j'étais face à un intellectuel péremptoire, autoritaire, que la seule évocation du mot « astrologie » faisait sortir de ses gonds... Incroyable, mais vrai ! J'avais bien malgré moi touché la corde sensible d'un être humain se voulant rationnel, objectif, enseignant que c'est ainsi qu'il faut s'y prendre pour investiguer les faits sociaux, mais qui développait devant moi une allergie cognitive telle, qu'il en devenait totalement irrationnel. Évidemment, tout cela je ne pouvais le lui dire à l'époque, me contentant de refermer ces feuillets que j'étais pourtant si fière de présenter.

C'est la première fois que je prends conscience des enjeux et dangers qu'il y a de parler d'astrologie en sociologie. Ce qui dans ma sensibilité intellectuelle n'est en aucune façon un affront, un dénigrement ou un laisser-aller méthodologique, semble l'être pour certains



sociologues. Je n'imaginai pas, moi qui adorais plus que tout la méthodologie et l'organisation rigoureuse de la pensée sociologique, que l'on puisse me dire que ce que je proposais n'était pas un objet ni un fait pour la sociologie. Je me retrouvais ce jour-là comme l'avocat empêché de plaider toute cause. Imaginez un juriste préparant rigoureusement sa plaidoirie, point par point, article par article, et qui le jour J se voit refuser l'entrée dans le tribunal parce que le magistrat n'accepte pas que le procès ait lieu en raison du crime commis, un crime si incommode pour lui-même, qu'il décide tout seul que l'accusé sera condamné et n'aura pas de défenseur. Et bien, c'est un peu une situation analogue qui s'est présentée à moi face à ce professeur me disant qu'il ne fallait pas confondre ésotérisme et sociologie.

Le seul à soutenir cette idée doctorale est Patrick Tacussel, lequel me soumet l'idée de poursuivre ce projet à Paris sous la direction de Michel Maffesoli qu'il connaît bien : revoilà donc l'homme au chapeau et à la cape. L'idée me plaît, quelque chose me dit que je dois le faire aussi sûrement que le premier jour des inscriptions l'enseigne de l'université de Toulouse le Mirail m'appelait en secret. Évidemment, je n'avais pas imaginé finir mes études dans une autre ville que Toulouse, mais si je voulais être libre de travailler sur le phénomène astrologique je devais « changer de crèmerie », comme on dit !

Franchement, je n'en veux plus aujourd'hui à ce professeur toulousain d'avoir cruellement manqué de largeur d'esprit et d'avoir réagi de la sorte, de toute façon il n'était pas le seul et il ne l'est toujours pas. Au contraire, je lui suis infiniment reconnaissante d'avoir appuyé sans le savoir sur le bouton décuplant cette volonté de poursuivre ma formation doctorale autour de l'astrologie, volonté qui persiste et signe, puisque je m'intéresse depuis quelques années à tous ces sujets que le scientisme maltraite par bêtise, par ignorance ou par manque de remise en question.

***Manuel Quinon : Au sujet de votre intérêt pour les sciences divinatoires, la convergence science-spiritualité, la parapsychologie, etc. Comment cet intérêt s'est-t-il formé ? Pourquoi vous êtes-vous intéressée à l'astrologie ? Dans quelle mesure ces savoirs, marginalisés par la science officielle depuis quelques siècles, peuvent-ils selon vous aider l'homme à rétablir sa place dans la nature, dans le cosmos, etc. ?***

Il est difficile de dire absolument à quel moment mon intérêt pour les sciences divinatoires ou la convergence entre sciences et spiritualité a démarré. Il n'y a pas de date de départ inscrite dans le calendrier, pas de coup de feu comme dans les sprints de sportifs, c'est plutôt un processus de vie, de réflexion et de rencontres. Non, je ne suis pas tombée dedans comme Obélix dans la potion magique, d'autant que je suis issue d'un milieu assez pragmatique par ma mère et scientifique par mon père. Donc, je ne pense pas qu'il faille chercher de ce côté-là. Je dirais que la personne dans ma famille ayant naturellement le plus d'affinité à l'origine avec ces phénomènes est ma sœur, pas moi, ce fut d'ailleurs la première personne à m'informer de ces sujets avec intelligence et culture.

Ce qui m'a conduite vers l'examen plus poussé de ces phénomènes c'est plutôt la raison et la volonté de comprendre objectivement certaines choses que je ne pouvais expliquer a priori. J'évoque précisément cela au début dans *Parascience – Le cœur de la raison* (Ed, le Temps Présent, 2016) en prenant deux exemples personnels qui me sont arrivés et qui ont changé ma façon de concevoir ce que réfléchir voulait dire. J'y parle d'un objet tombé au sol en pleine nuit sans aucune explication logique, mais qui était à l'évidence chargé d'un message important à l'époque. J'évoque aussi un rêve m'informant d'un accident de voiture à venir et qui est effectivement arrivé. Peut-être que la différence avec d'autres, c'est que j'ai pris le temps de m'interroger sur ces phénomènes, et qu'à chaque fois que cela m'arrive je ne zappe pas, préférant m'y arrêter pour voir jusqu'où l'objectivité parvient à l'expliquer, et à quel

moment elle ne fonctionne plus. Autrement dit, je suis plus une chercheuse qu'une mystique, d'ailleurs les gens qui me connaissent savent bien que mon esprit au départ est plus occidental qu'oriental... Nul n'est parfait !

Il faut dès à présent écarter l'idée erronée que ce sont les personnes mystiques, orientales, irrationnelles, poètes, hystériques ou ayant besoin de compenser quelque chose qui s'intéressent à ces phénomènes, car c'est totalement faux. Évidemment, cela peut-être le cas, mais pas plus que dans d'autres domaines, y compris en sciences. Il est trop facile de se débarrasser de ces phénomènes en affirmant, par exemple, que tous ces hauts gradés militaires ou pilotes d'avion qui disent avoir vu un ovni ont eu des hallucinations ; il est trop facile de dire que lorsqu'une porte dans une maison se ferme à plusieurs reprises toute seule et violemment que c'est forcément un courant d'air alors que tout est fermé ; il est trop facile de maintenir que ces visages issus de transcommunication instrumentale ou ces voix enregistrées n'existent que dans la tête des personnes, et que même lorsqu'on en conserve des traces numériques il s'agit toujours d'hallucination, et ainsi de suite. Si on a un minimum d'honnêteté intellectuelle et surtout que l'on prend le temps de s'informer ou d'expérimenter soi-même ces choses, on se rend compte que certains phénomènes délaissés, voire ridiculisés, par les sciences académiques sont des faits réels et laissant parfois des traces.

Partant de là, on ne peut pas faire comme si ces faits n'existaient pas, juste parce que cela sied à notre confort intellectuel et intérieur. À la limite, chacun fait ce qu'il veut, cela ne me regarde pas, mais cessons au moins les dénis ou les ricanements inappropriés ; il faut changer de vitesse et s'y intéresser, sachant que s'y intéresser n'est pas faire acte d'irrationalisme. Pour moi, le plus grand irrationalisme consiste à rester dans le déni ou de dire que ces sujets nous font entrer dans les domaines de la superstition, des légendes ou de l'ésotérisme.

Pardonnez-moi de vous dire cela, mais j'ai noté que les sociologues en général, aussi bien vous que moi, ne sont pas toujours appréciés des gens qui s'intéressent à ces phénomènes, et je les comprends, parce que si c'est pour systématiquement leur dire qu'il s'agit de superstition, de légende, d'hystérie, de résurgence de retour de l'obscurantisme ou d'ésotérisme à la petite semaine, ce n'est pas la peine d'avoir fait des études. Cela étant, dit, j'ai parfaitement conscience qu'il ne faut pas tout prendre pour argent comptant, certes non ! Il y a en effet des frappadingues, dégoulinant de mysticisme facile, voyant des esprits ou bien des extraterrestres partout ; tout comme en science, il y a des frappadingues s'accrochant maladivement à leur rationalité comme une moule à un rocher et qui sont persuadés d'avoir une vision juste et objective de la totalité du monde à partir de ce rocher. Entre ces deux extrêmes, il y a une réalité qui ne demande qu'à être investiguée et comprise autant que faire se peut, c'est cette réalité-là qui m'intéresse.

Vous me demandiez comment est né mon intérêt pour l'astrologie, voici exactement comment cela s'est passé. Je suis à l'époque en licence de sociologie, feuilletant un journal d'annonce locale qui s'appelait il me semble « Le 31 », je ne sais pas s'il existe toujours. Je n'y cherche rien en particulier, un peu comme lorsque vous êtes chez le dentiste et que vous tournez les pages d'une revue posée devant vous d'un œil machinal. Je tombe sur une annonce proposant des cours d'astrologie payants, croyez-le ou non, mais je n'avais jamais eu l'idée de prendre des cours d'astrologie, pourtant, voilà que j'y pense tout à coup intensément, sans doute parce que je suis en phase estudiantine et que mon esprit a faim de beaucoup de sujets. Notez qu'avant d'être face au panneau « Sociologie » de l'université de Toulouse, je n'y avais pas pensé non plus... Le fait que ces cours d'astrologie soient payants n'est pas un point favorable, car vous savez comme moi que lorsqu'on est étudiant on ne roule pas sur l'or, néanmoins je vais malgré tout voir le professeur d'astrologie proposant ces cours en banlieue Est de Toulouse. Celui-ci me semble fiable, je décide de suivre les divers niveaux proposés, malgré l'aspect très onéreux de l'aventure, Et je n'ai jamais regretté une seconde cette décision.

Il n'y a donc pas d'autres raisons, aucune envie préalable, juste une coïncidence ouvrant un chemin que j'ai emprunté, puis intellectuellement exploité dans mes travaux ultérieurs. C'est comme si vous-mêmes marchez et que vous trouvez un billet de 50 euros sur votre chemin. Que faites-vous ? Vous le ramassez, puis le glissez dans votre poche et, avec ce billet, vous allez sans doute vous acheter quelque chose, par exemple un livre ; or, ce livre va être ce qui vous donne l'inspiration pour faire autre chose, le déclencheur d'un autre projet.

Évidemment demeure la question philosophique pour les uns, mystique pour d'autres, de savoir pourquoi vous tombez à moment donné sur ce billet qui va être très important pour vous. Logiquement ou si nous raisonnons en terme de succession linéaire d'événements, on va dire que c'est parce que quelqu'un d'autre l'a laissé tomber et que techniquement vous arrivez juste après lui, prêt à le ramasser. Philosophiquement ou mystiquement, cela pose par d'autres questions comme celles de la synchronicité et du destin... Je vous laisse répondre à cette question, en tout cas je n'ai pas d'autres explications à vous livrer que cette coïncidence entre mon ouverture d'esprit au moment M et la présence de ce journal local au même instant, l'union des deux me poussant irrésistiblement à suivre des cours d'astrologie ayant enrichi ma connaissance du monde.

Après avoir suivi cet enseignement en ses divers niveaux, c'est-à-dire une fois que j'ai compris toute l'intelligence et la subtilité d'une astrologie basée sur une stricte observation de ce qu'il se passe dans la nature en chaque saison (*printemps, été, automne, hiver*), alors là effectivement ma vision philosophique, sociologique, psychologique et même spirituelle du monde s'est vue modifiée. Cette modification n'a aucunement éteint ma rationalité ni mon besoin d'expérimenter ou vérifier le réel, mais elle l'a complétée. Parlant de l'intelligence, de la subtilité et de la haute complexité de l'astrologie vue de l'intérieur, précisons encore une fois que je ne parle pas forcément de son aspect prédictif qui, bien que n'étant pas erroné, demeure selon moi plus aléatoire qu'on ne le dit... Mais cela n'engage que moi, et ceci est sans doute la raison pour laquelle je n'aurais jamais pu devenir astrologue.

En fait, ma vraie rencontre avec l'astrologie s'est faite au niveau de la logique de connaissance qu'elle met en mouvement, à ce niveau-là elle est d'une subtilité inouïe qui n'a évidemment strictement rien à voir avec les horoscopes que vous pouvez lire tous les matins dans votre journal ou ailleurs. Donc, pour répondre à votre question, mon rapport à l'astrologie est en ce qui me concerne très épistémologique, je m'intéresse à sa fonction cognitive, à la façon dont elle met en scène du sens, des valeurs et des dynamiques en interaction permanente, comment ces dynamiques se rencontrent, s'alchimisent et font transmuter le réel.

Cette alchimie fait intervenir de l'harmonie (*au sens de symétrie*), mais aussi de la disharmonie (*au sens de brisure de symétrie*), sachant qu'en astrologie bien qu'il y ait une carte préalable du ciel, tout est mouvant et pris dans un continuum de conscience-matière. Donc, comme tout est vivant et mobile, quelque chose d'harmonique dans un thème peut muter en quelque chose de disharmonique. Ainsi, mon professeur d'astrologie nous expliquait à juste titre qu'un aspect très favorable (*harmonie entre deux figures*) dans un thème pousse à une facilité qui peut en quelque sorte se retourner en laisser-aller, jusqu'à poser problème. Inversement, des carrés (*disharmonie entre deux figures*) posant a priori des problèmes sont si violents qu'ils poussent l'être à réagir et à se remettre en question de telle façon qu'une épreuve permet de développer certaines vertus qu'il a été nécessaire d'activer pour que l'être s'en sorte. Nous sommes bien là dans un mouvement incessant, dans une dynamique qui donne l'impression d'être déterministe, mais qui en réalité ne l'est pas.

Ce que je veux dire c'est que l'astrologie n'est pas une photo déterministe disant il va vous arriver ceci ou cela, penser ainsi c'est comme dire que les mathématiques sont l'équivalent des tables de multiplication et qu'on arrive toujours sur des résultats déterminés en croisant les chiffres. Non, on sait bien que les mathématiques sont plus subtiles, plus complexes et

plus universelles, et qu'entre 3 x 7 et le nombre d'or, il y a un long chemin à la fois scientifique et spirituel parcouru. Et bien en astrologie c'est la même chose.

La lecture d'une carte du ciel peut-être vue comme une table de multiplication, on en aura donc une interprétation mécanique du type  $3 \times 7 = 21$ .... Le carré ou le trigone de mercure uranus donne ceci ou cela... En réalité, tout comme la géométrie ou les mathématiques parlent du monde, l'astrologie parle de dynamiques vitales se rencontrant en diverses situations matérielles, comportementales, psychologiques, spirituelles, etc. Ce qui est pair ou impair pour l'une, se nomme harmonique ou disharmonique pour l'autre, et ces jeux entre symétrie et brisure de symétrie parlent toujours à la fois de la matière et de l'esprit, nous sommes donc dans un continuum d'énergie-conscience.

L'astrologie aide à comprendre ce que vous avez entre les mains, ou plutôt en (in)conscience, et qui ressemble à une palette où toutes les couleurs du spectre sont présentes, mais dont certaines demeurent en plus grosse « quantité » (ou intensité) que d'autres. Après, il vous revient de créer votre toile avec ce donné, avec votre histoire de vie, sachant que nous avons tous et toutes les mêmes couleurs, à ceci près que certains auront plus de vert et de rose, d'autre de rouge et de noir, etc. Notre conscience dans tout cela est le facteur mutagène qui peut vous faire prendre telle ou telle direction, vous faire envisager tel ou tel choix, c'est peut-être là ce que d'autres nommeraient le libre arbitre. À cette conscience, il faut surajouter, bien sûr, tous les déterminismes sociaux, culturels, biologiques, etc. qui vont influencer les orientations. Tout est donc éminemment complexe, le déterminisme côtoie l'indéterminisme dans une danse incessante, tous ces éléments évoluant en strates de réalités enchevêtrées.

Nous avons un corps humain et non des ailes ou des nageoires, c'est-à-dire une donnée de départ. À ceci se rajoute la conscience qui est un principe actif, de type quantique, interagissant avec tout ce qui est hors de nous, à commencer par la famille et la société. Viennent se greffer aussi ces dynamiques-types, dont les figures mythiques de l'astrologie sont les archétypes, tous ces éléments en situation de rencontre échangeant des informations en continu, et c'est la somme de ces informations qui fait ce que nous sommes, qui produit notre diversité aussi. Autrement dit, ce que les gens ne saisissent pas toujours, c'est qu'une astrologie bien comprise n'est pas ce déterminisme auquel elle est associée, elle est d'abord un moyen de comprendre comment et avec quels outils nous pouvons jouer, afin de favoriser certaines ouvertures de passages, certaines mutations, tant la nôtre que celle du corps social. Le donneur d'ordre, le grand coordonnateur de tout cela s'appelle la conscience, elle peut être individuelle (*âme pour d'autres*), elle peut-être collective. En terme de conscience collective, le sociologue peut faire appel aux figures majeures de l'astrologie (*mars, jupiter, uranus, neptune, etc.*) pour comprendre certaines logiques sociales et comportements, au même titre qu'il se réfère, par exemple, aux CSP ou à la carte des flux migratoires pour comprendre certains aspects de la société qu'il étudie.

Selon moi, la fonction première de l'astrologie n'est pas forcément de replacer l'Homme dans le cosmos, même si c'est aussi le cas. Elle est d'abord de le remettre en contact avec lui-même, c'est-à-dire avec ses forces pulsantes intérieures, afin de lui permettre de reprendre le pouvoir sur sa propre vie et sa conscience. Prenant conscience de ce qui l'anime, il accède à une partie de son propre pouvoir, il devient un être se (re)connaissant lui-même, naturellement divin en dehors de toute religion, c'est pour cela que je parlais dans mes travaux de logique apophatique, je voulais dire par là que l'astrologie parle du divin sans parler de religion, le divin en l'Homme se réalise par évitement, c'est-à-dire hors de toute religion.

Dans un second temps, ayant fait un tel travail sur lui-même comparable au travail du chercheur universitaire, l'Homme constate qu'une société fonctionne (*en interaction avec d'autres logiques, comme dit précédemment*) selon le même processus et que, par exemple, ses propres puissances féminine, masculine, communicante, aimante, guerrières, socialisantes,

innovantes, etc... celles qu'il a identifiées en lui-même, oeuvrent également à l'extérieur de lui à une plus large échelle : celle de sa société, celle des sociétés et même de l'espèce. Ce que l'on appelle les cultures devient ainsi (*en partie*) des mises en scène institutionnelles ou comportementales de ces dynamiques. Chaque société va les exprimer, les jouer, les interpréter, à sa façon, jamais à l'identique, justement en raison du champ de conscience qui y est à l'œuvre et qui doit gérer des sommes incalculables d'informations provenant des traditions, de l'Histoire, des lignées, etc. Et c'est justement là que le sociologue, l'ethnologue et l'anthropologue interviennent. En zoomant sur les détails de tel pays ou tel continent, en analysant chaque terrain à la loupe les similitudes s'estompent, car tout y semble différent et spécifique, ce qui n'est d'ailleurs pas faux à cette échelle. Pourtant, en dézoomant, en prenant du recul archétypal, on voit des grandes dynamiques communes en action, des schèmes si vous préférez ou des modélisations, peu importe le mot. Ces modélisations sont présentes dans les mythes fondateurs de l'astrologie dont les noms sont associés aux planètes.



Après, on peut encore étendre cette expérience d'autosimilarité vers le cosmos et son infiniment grand, c'est-à-dire focaliser son attention en direction du système planétaire, du système galactique, voire aller en deçà de la Voie lactée. Mais cela devient alors plus spéculatif, moins empirique, bien que tout aussi digne d'intérêt. Nous sortons en ce cas du cadre de l'exploitation que la sociologie peut espérer faire de ces figures. Cela étant dit, bien sûr que l'astrologie nous parle du cosmos, mais on n'est pas obligé d'aller chercher toujours vers l'extérieur lointain du cosmos ce qui est en déjà nous-mêmes par fractalité ; fractalité signifiant qu'il existe une structure invariante par changement d'échelle, à l'image des branches d'un chou romanesco dont la géométrie autosimilaire en fait une fractale naturelle.

Autrement dit, oui je crois que le fractal, présent à mon avis en astrologie, joue un rôle important. Je pense qu'il ne faut pas le considérer en opposition avec d'autres types de connaissances plus causalistes ou positives, et que le vrai challenge sociologique est d'arriver à les rendre compatibles, non d'entretenir des écoles, des courants où les uns cherchent à faire tomber les têtes des autres... Des deux côtés d'ailleurs.

En physique, certains chercheurs tentent aujourd'hui de relier des connaissances relevant de la relativité, des physiques classique et quantique. Le pari est difficile, mais beaucoup de cerveaux réfléchissent dans ce sens, quitte à remettre en question les barrières spatio-temporelles, en effet, entamer ce type de réflexion implique de se dégager de l'idée de l'espace-temps conventionnel. Il y a là un vrai défi de la pensée, un authentique acte de recherche, et je souhaite que les sociologues emboîtent le pas à cette autre façon d'appréhender la réalité, car la sociologie est de mon point de vue en retard dans sa façon de parler ou définir le réel, avec les conséquences que cela peut avoir sur la façon d'envisager une problématique et un terrain. Évidemment si on enlève au socio-anthropologue les frontières auxquelles il est habitué et qui font qu'un terrain est ce qu'il est, ceci peut s'avérer très inconfortable pour lui. Si en plus on lui enlève le repère spatio-temporel, alors là l'exercice est périlleux puisqu'il ne pourra plus tout à fait caler un fait sociologique dans l'unité de mesure traditionnelle de lieu et de temps. Pourtant, cela peut parfois être nécessaire, c'est en tout cas en fonction de ce changement d'angle de vue que je positionne mes travaux.

A chaque sociologue de décider sur quoi il préfère travailler, à chacun de voir s'il souhaite traiter le fait social en restant dans le cadre d'une physique classique, relativiste, quantique ou autre. Franchement, je pense qu'aucun choix n'est mauvais en soi, tous sont non seulement bienvenus, mais complémentaires. Par contre, il ne faut pas hésiter à ouvrir le champ des



possibles, à aller vers la transdisciplinarité selon laquelle le réel est la somme des possibles, plutôt que d'avoir ce que j'appelle « le réflexe de Scrat », ce petit écureuil préhistorique que l'on voit dans le film d'animation *L'âge de glace*, et qui se recroqueville sur son gland de peur de le perdre... Et qui donc le perd incessamment parce que la vie nous oblige sans cesse à bouger, à muter, à aller de l'avant, que ce soit physiquement, intellectuellement ou spirituellement.

Pas toujours, mais souvent, les sociologues et scientifiques qui ont trouvé une place institutionnelle sécurisante font du bis repetita. Ils sont érudits, cultivés, intelligents au sens intellectuel du terme, mais lisses alors même qu'ils ne pensent pas l'être. Le réflexe de Scrat dont je parlais est profondément humain, il peut toucher tout le monde, vous et moi, les scientifiques autant que les extrasensoriels, peu importe ce que l'on fait. « Le réflexe de Scrat » est, selon moi, un état d'esprit qui est l'antithèse de l'esprit scientifique et de l'esprit de recherche, il nous pousse à nous accrocher à nos savoirs au-delà de toute raison, et à justifier par la raison ou la rationalité le fait de ne pas bouger de ces savoirs. C'est cela qui m'indigne le plus, c'est humain, certes, mais c'est agaçant. Croyez bien que lorsque je sens sa présence en moi, je fais mon possible pour l'en déloger, mais il est fort têtu comme vous avez pu le voir dans le film d'animation *L'Age de Glace*...

Il y a donc des présupposés, des habitudes à changer, mais aussi des réflexes liés à la peur, à l'insécurité ou tout simplement à l'ego. Tous ces éléments sont des facteurs bloquant et freinant les mutations ou les changements de paradigme. C'est ce qui fait que les mêmes protocoles de recherche persistent et signent, ne s'adaptant pas vraiment aux évolutions, tant en matière de découvertes multidimensionnelles qu'en matière de comportements sociaux. Dans *Parasciences – Le Cœur de la Raison*, je traite de cela en proposant que nous commençons à penser un autre protocole de recherche non plus fondé sur l'opposition entre ésotérisme et exotérisme, mais sur autre chose. Ce que je propose n'y est évidemment ni parfait, ni idéal, et il ne s'agit que d'une ébauche de proposition, mais au moins j'essaie de pousser ma pensée dans ce sens plutôt que de demeurer dans le confort intellectuel et académique.

### ***Manuel Quinon : Quand, et comment, avez-vous découvert les travaux de G. Durand ?***

J'en avais entendu parler la première fois à l'université de Toulouse par Patrick Tacussel, j'avoue que la première fois lorsqu'il avait évoqué les schèmes héroïque, mystique et synthétique, parlant également des divers aspects du symbolisme, je n'avais rien compris. Le blanc dans ma tête, l'absence presque ! Non que son explication ne fut pas bonne, c'est plutôt moi qui avais du mal sur l'instant à raccrocher ce que l'on m'avait enseigné sociologiquement, et que je qualifierais de « bourdieusienne », à ce que j'étais en train d'entendre.

Prenons une image, c'est un peu comme passer d'un pays de banquise à un pays tropical sans y être préparé, sans avoir prévu les vêtements adaptés ; votre corps a besoin d'un temps d'adaptation, là c'est mon esprit qui était un peu déphasé, d'ailleurs je ne comprenais même pas le mot « imaginaire », n'y mettant au départ qu'un sens péjoratif proche de farfelu, de fantasmagorique ou de délire. Il m'a fallu du temps pour assimiler que l'on parlait de la puissance fondatrice de l'image, une puissance créatrice de vie et de sens. Par contre, une fois que j'ai compris la substantifique moelle de ce qui m'était enseigné, je me suis accrochée comprenant que cette approche était le complément indispensable de tout ce que la sociologie m'avait appris jusqu'à présent et qui faisait justement écho à cette astrologie, elle-même foyer d'images fondatrices, que j'étudiais parallèlement à l'université.

Disons-le sans détour, autant j'avais naturellement des facilités à comprendre le quantitatif, l'encerclement d'un terrain par une méthodologie appropriée, autant ce qui renvoyait à du

symbolisme, des schèmes, des archétypes, etc. était assez difficile d'accès pour moi. Je sais que cela peut sembler difficile à croire, mais c'est la réalité. Bref, au départ, j'avoue avoir trouvé difficile d'accès cette sociologie de l'imaginaire caractérisée par les travaux de Gilbert Durand, tout en sentant au fond de moi qu'ils étaient importants, et je n'avais pas tort.

Arrivant à Paris, Michel Maffesoli en parle également, je comprends l'importance qu'il a pour lui sur un plan à la fois relationnel et professionnel. Je commence en même temps à mieux comprendre le fond de sa pensée, notamment en lisant *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, que je ne trouve d'ailleurs difficile à lire. Mais je ne connais toujours pas l'homme, je ne l'ai jamais rencontré, je crois bien que j'ignore même à quoi il ressemble. Jusqu'au moment où, peu après mon arrivée à Paris, est organisé un colloque sur la sociologie de l'imaginaire auquel Gilbert Durand doit assister, puisqu'il en est l'invité d'honneur.



Je suis devant la salle Louis Liard à la Sorbonne attendant que le colloque commence, c'est d'ailleurs dans cette même salle que je soutiendrai deux ans plus tard ma thèse de doctorat. Le nez contre les carreaux du hall, je regarde en direction de la cour intérieure en attendant que la sonnerie nous invite à entrer.

Je me rappelle parfaitement de cet instant précis, où mon attention se porte vers un homme aux cheveux blancs en train de franchir le porche. Je le trouve porteur d'une élégance naturelle qui n'a rien à voir avec ses vêtements, c'est autre chose d'assez indéfinissable et fugitif, il y a chez cet être quelque chose de solaire et bienveillant, faisant que mon regard s'arrête quelques instants sur lui. Puis mon attention passe à autre chose. Le colloque commence, il nous est demandé d'entrer dans la salle, or, je ne tarde pas à me rendre compte que cet homme du porche de tout à l'heure est Gilbert Durand lui-même, je ne le savais pas, mais cette idée me plaît. Voici ma première rencontre.

Entre mon DEA et la soutenance de thèse en présence des professeurs Louis Vincent Thomas, André Akoun, Gilbert Durand, Patrick Tacussel et bien sûr mon directeur de thèse, Michel Maffesoli, j'ai eu l'occasion de revoir Gilbert Durand à diverses occasions lors de colloques, mais sans chercher particulièrement à lui parler. Le premier mot que nous nous adressons est le jour de ma soutenance de thèse, c'est aussi le seul face à face, par la suite nous échangerons quelques courriers privés. J'ai de l'estime à son égard, je ne parle pas seulement intellectuellement, je parle de l'être humain que je devine en arrière-plan de son œuvre. Je garde en mémoire deux ou trois conseils qu'il m'a donnés, et qui me prouvent qu'il avait compris bien des choses de ce que je suis, de ce que j'allais affronter en travaillant sur ce type de sujet, probablement aussi ce que j'allais faire de tout cela, et, surtout, pourquoi je le faisais. La profondeur d'un contact passe parfois par les mots échangés, parfois pas. Certaines personnes ayant le don de l'essentiel peuvent se passer des mots, c'était à mon avis le cas de Gilbert Durand, même si les phrases faisaient évidemment partie de sa vie et de son travail.

***Manuel Quinon : Comment Michel Maffesoli a-t-il perçu l'intérêt sociologique de votre recherche sur l'astrologie ? Quel genre de directeur de thèse a-t-il été pour vous ? Vous a-t-il aidé dans la rédaction de votre thèse ? Vous sentiez-vous soutenue ? Vos convictions personnelles sur l'astrologie, ou plus globalement sur les sciences divinatoires et la parapsychologie, ont-elles fait l'objet de discussions avec M. Maffesoli ? Si oui, quelles étaient ses positions ?***

Ainsi que je vous le disais, c'est Patrick Tacussel qui m'a mise en contact avec Michel Maffesoli à Paris. Ce dernier m'a demandé de lui soumettre un projet en posant une problématique sociologique autour de l'astrologie. Je savais qu'il était d'accord sur le principe, mais il restait à savoir si ma façon d'aborder ce sujet pouvait l'intéresser ; de cela je n'étais pas sûre, surtout après la réaction de ce professeur de Toulouse qui avait « classé l'affaire » en décrétant que l'astrologie était une superstition, pas un sujet pour la sociologie. Après avoir reçu par écrit ce projet, Michel Maffesoli m'indique que nous avons RDV afin d'en discuter. Je vais donc chez lui le jour convenu, et je me réjouis beaucoup de constater qu'il est d'accord pour être mon directeur de thèse.

J'avoue éprouver à cet instant une immense reconnaissance à son égard, parce que s'il n'avait pas souhaité m'accompagner dans ce projet doctoral, peut-être aurais-je laissé tomber ce sujet pour un autre moins explosif, quitte à y revenir par un autre biais. Hormis deux ou trois conseils pratiques, il insiste surtout sur une chose : « *Essayez d'amener une dimension épistémologique à votre travail* »... Cela tombe à merveille, parce que c'était justement ce que je souhaitais faire. Je reviens le voir quelques mois plus tard après avoir commencé à rédiger quelques pages, après m'être beaucoup concentrée sur l'aspect épistémologique. Il sourit, me disant cette fois : « *Je vous avais dit de travailler l'aspect épistémologique, j'ai maintenant presque envie de vous dire le contraire. Doucement, redonnez un peu matérialité et de terrain à votre travail, revenez au sol* ». Je comprends ce qu'il veut dire, tout est question d'équilibre.

J'entends beaucoup de choses au sujet de Michel Maffesoli, je ne sais pourquoi il a le don d'énervé une partie de son propre milieu. Nul n'est parfait, il a comme tout le monde des défauts personnels, comme vous et moi, par ailleurs on sait que le meilleur de ce qu'il apporte à ses étudiants ne concerne pas l'enseignement des règles méthodologiques de la sociologie, on sait aussi qu'il ne faut pas en sa présence confondre postmodernité et modernité ! Cela étant dit, j'ai connu des sociologues excellents dans l'approche empirique des faits ou des phénomènes, mais qui avaient une vision si plate, si peu intuitive, si peu personnelle et si prévisible, que leur façon de parler de la société me renvoyait à l'image de la notice d'un médicament : posologie, indication contre-indication.

Oui, la façon de parler de la société de Michel Maffesoli est plus intuitive qu'empirique, certes, mais inspirante dans son apparente légèreté et, à mon sens, bienvenue jusque dans ses manquements et ses faiblesses. Certains sociologues sont faits pour prouver et démontrer ce que d'autres ne sauront jamais faire. À l'évidence, il faut des sociologues empiristes ayant un sens aigu de ce qu'est une méthode et une démonstration, et cela me réjouit de savoir qu'il en existe. D'autres sociologues sont faits pour « donner à penser » la polysémie et les reliefs de la société, chose ce que les premiers ne savent pas faire, et il en faut aussi. À chaque étudiant de prendre le meilleur des deux.

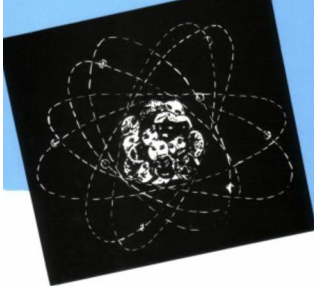
Quoi qu'il en soit, il y a une chose qu'on ne peut enlever à Michel Maffesoli et dont je peux témoigner, c'est qu'il n'est jamais dans le jugement a priori d'un sujet, et ceci n'est pas si fréquent ! Les conseils qu'il m'a prodigués furent essentiellement des invitations au rééquilibrage des parties, un aiguillage sur tel ou tel point spécifique, me laissant par contre l'entière liberté et responsabilité sur le fond de la problématique. Il m'a également orientée vers des lectures précises pour approfondir tel ou tel aspect, et mise en relation avec un théoricien quantique voyant que cet aspect des choses se liait à mon sujet contre toute attente. Il aurait pu me dire : « *Ne mélangez pas l'astrologie qui est déjà assez dangereuse*

## Epistémologie

- Théorie de la connaissance, approche historique de la production des savoirs.

- Selon Kant (*Critique de la raison pure*) : « **le vrai centre de la connaissance est le sujet** et non une réalité par rapport à laquelle nous serions passifs. Ainsi, **dans le temps, aucune connaissance ne précède l'expérience**, et toutes commencent avec elle ».

comme ça en tant que sujet, avec la physique quantique qui n'est pas de la sociologie et qui est un autre sujet »... Pressentant le lien que je proposais de faire entre sociologie et logique quantique, il m'avait transmis les coordonnées de ce physicien afin de l'interviewer. Ce lien théorique que je proposais d'examiner n'était pas sien a priori, toutefois il ne m'empêchait pas de diriger ma pensée dans ce sens.



C'est à l'occasion de colloques organisés par le CEAQ que j'ai entendu parler de physique quantique dès 1984, ce genre d'échange entre sociologie et physique était relativement inédit. Ce n'est pas la physique quantique qui était nouvelle, c'était le fait que des physiciens de l'infiniment petit acceptaient d'échanger avec la sociologie et vice versa, j'avais la grande chance de laisser mon esprit naviguer en toute liberté entre les deux.

Michel Maffesoli n'a pas besoin de comprendre toute l'astrologie et toute la physique quantique pour savoir intuitivement qu'il y a là des thèmes sociaux fondamentaux et d'avenir pour diverses raisons. Et ce n'est pas non plus parce que j'ai travaillé sur l'astrologie que nous avons eu des discussions à bâton rompu sur ce sujet, je pense que ce sujet l'intéresse au milieu d'un tas d'autres. Je ne parlais pas plus avec lui de sujets dits « paranormaux », nos échanges étaient basés sur une relation étudiant-professeur, pas sur des relations de salon.

Concernant mon doctorat, j'avoue que je n'aurais pas aimé que l'on me dise ce que je devais faire, pas plus que je n'aurais apprécié que l'on m'interdise de faire ces liens entre divers pans de la connaissance, tel celui que j'établissais entre le comportement des particules et certains aspects des comportements humains. Ce lien n'était pas une correspondance absolue, juste une métaphore permettant d'expliquer autre chose, mais j'y tenais.

En résumé, ce directeur de thèse n'a jamais tenté de « marquer son territoire » dans mes propres travaux, chose que d'autres professeurs font souvent, prétextant que c'est pour aider un doctorant ou le mettre sur la « bonne » voie. Bien sûr, j'ai toujours suivi ses indications lorsqu'il en avait, mais voyant que je les suivais il m'a laissé faire, voilà tout. Cet aspect non directif me convenait, peut-être que cela ne convient pas à d'autres étudiants préférant être guidés et qui, de ce fait, ne se sentent pas soutenus, c'est possible, mais ce n'était pas mon cas.

Techniquement, cette liberté de diriger moi-même ma propre recherche m'allait et, encore aujourd'hui, cette liberté de penser m'est précieuse. Sociologiquement, cela ne signifie pas que je sois toujours en osmose avec les analyses de Michel Maffesoli, pas plus qu'il n'est sensible à mon engagement vers une sociologie du paranormal. Il y a des aspects de son approche sociologique que j'apprécie particulièrement et d'autres qui me parlent beaucoup moins. Enfin, il m'arrive aussi de n'être pas du tout d'accord avec le sens qu'il donne de certains phénomènes notamment parce que, malgré les apparences, je trouve sa sociologie profondément tragique, tournant dans le cercle clos d'un hédonisme systématique faisant écho à un certain désespoir que ses notions de tribu, de présent, ainsi que son style érudit ne parviennent pas à me faire oublier.

Si le marxisme pense l'homme comme un rouage technique de l'économie, la société vue par Michel Maffesoli donne à penser l'humain de la post-modernité selon un rouage hédoniste rappelant non le marxisme proprement dit, mais son état d'esprit. D'un côté, l'individu est dépossédé des moyens de production par l'économisme (*marxisme*) ; de l'autre, l'Homme est dépossédé de sa capacité à se projeter, c'est-à-dire à faire des projets dans un monde où jouissance, sentiment et présent s'érigent contre les diktats de l'économie et des visions héroïques institutionnelles (*Maffesolisme*). Personnellement, je vois là deux expressions différentes d'une même aliénation ayant pour conséquence de limiter l'entièreté de l'Homme

et de sa société. Je pense que l'espèce humaine est toujours porteuse de projets, simplement ces projets ont changé pour ainsi dire de pesanteur, de dimensionnalité, et qu'ils résonnent en cela avec les découvertes contemporaines d'autres dimensions physiques et psychiques.

Il y a dans les deux cas (*Marxisme et Maffesolisme*) une vision où lutte sociale et résistance vitaliste prévalent dans l'analyse en toutes circonstances, quels que soient les sujets et les terrains, un peu comme si l'aliénation/désaliénation était le moteur des logiques sociales. Si cette vision est juste, elle reste de mon point de vue limitée et ne peut être appliquée à toutes les situations sociales... Mais ceci serait un autre sujet appelant un développement dépassant le cadre de cette interview !

En tant que directeur de thèse, il m'a laissé à l'époque une porte ouverte pour traiter un sujet, là où la sociologie classique me l'avait clairement fermée sur le nez. Si cette sociologie classique avait été moins autoritaire et péremptoire, je serais restée à Toulouse et n'aurais sans doute pas vraiment connu Michel Maffesoli ni Gilbert Durand. Je n'avais aucun a priori contre quoi que ce soit, aucune préférence en matière d'université, même pas une révolte à l'horizon, juste l'envie profonde de traiter ce sujet que je trouvais intellectuellement légitime et fort stimulant. Après, il m'est égal que ceux qui m'ont ouvert la porte plutôt que de me la fermer sur le nez se fédèrent sous le vocable « sociologie de l'imaginaire », « sociologie de ceci ou de cela ». À vrai dire, je ne me sens pas vraiment concernée par ces intitulés, car je ne m'identifie à aucun courant en particulier, aucune bannière, et n'attends rien depuis longtemps de l'université, dans un sens comme dans l'autre. Comme j'ai de la mémoire, j'ai par contre la reconnaissance des personnes, quel que soit le courant qui les désigne.

À ce propos, je ne peux que saluer l'ouverture intellectuelle de Michel Maffesoli que je respecte pour cela, tout comme j'ai aimé l'engagement réel, profond, bienveillant et quasi chevaleresque d'un Gilbert Durand tentant d'apporter un nouveau souffle et un autre relief à une sociologie qui pensait naïvement que scientisme, positivisme et rationalisme pouvaient suffire à rendre compte des femmes et des hommes. Gilbert Durand nous montrait que l'humain est plus que cela dans son entièreté, c'est à dire dans toutes les parties de lui-même dont l'imaginaire fait partie, aussi bien en son infiniment petit qu'en son infiniment grand. Il n'y a pour moi rien de mystique là dedans, rien de mystérieux et encore moins d'ésotérique, juste l'expression d'une intelligence, d'une sagesse et d'une grande lucidité.

À propos d'engagement, comme vous le dites justement « *G. Durand a rédigé divers articles engagés sur l'astrologie, dans lesquels il explicite ses propres convictions, la référence que fait M. Maffesoli à l'astrologie semble plus lâche, plus métaphorique* »... C'est tout à fait exact, mais je n'ai jamais vu cela comme un problème. Je crois personnellement que Gilbert Durand était par nature un homme engagé intérieurement et dans ses choix intellectuels, tout n'étant pas équivalent à tout. Je crois avoir entendu un jour Françoise Bonardel dire de lui que c'était l'un des hommes les plus courageux qu'elle avait rencontré, et qui n'avait pas peur des pouvoirs institués. Elle disait notamment quelque chose que je ressens profondément lorsque je pense à Gilbert Durand, à savoir « (...) *sa posture non pas héroïque, mais de courage permanent et d'attitude de résistance au-delà de la période de guerre... Il était toujours prêt à s'engager... avec un sens de l'universel, un sens de l'humain (...)* » (Table ronde 2013, L'engagement de Gilbert Durand dans la résistance, avec Françoise Bonardel, Jean-Jacques Wunenburger, Jean-Pierre Sironneau animé par Florence Quentin).

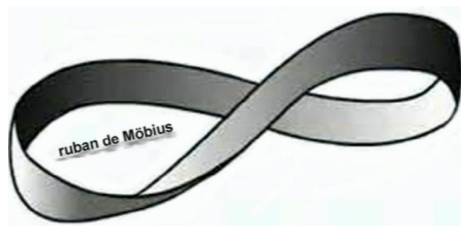
Voici bien résumé cet **engagement dont je parlais plus haut et que j'ai perçu comme simultanément universel, humain et épistémologique**. C'est en ce sens précis que je disais que Gilbert Durand était plus engagé que Michel Maffesoli ne l'est, ce dernier ayant d'autres vertus à mon sens, par exemple une grande intuition sociologique de ce qui est dans l'air du temps. Après, c'est à lui qu'il faudrait demander pourquoi il a accepté d'être mon directeur de thèse, ce n'est pas à moi de répondre à cette question. Je ne pense pas qu'il ait accepté d'être



mon directeur de thèse par engagement vis-à-vis des fondamentaux de l'astrologie, mais parce qu'il est ouvert et perméable aux idées, parce qu'il s'en amuse, parce qu'il ne déteste pas les idées trublionnes qui remettent en cause l'ordre établi, notamment lorsque celles-ci viennent contrarier les visions institutionnelles, progressistes et héroïques.

Gilbert Durand, quant à lui, assumait son intérêt pour l'astrologie, je crois en connaissance de cause, car il faisait assurément un lien réfléchi et érudit entre l'Homme et le cosmos. Pour moi il était un défenseur de l'âme humaine dans une sociologie faisant peu de cas de cette dimension de la personne humaine, et ceci me relie encore aujourd'hui à l'intention de Gilbert Durand, même si nous n'avons pas eu l'occasion d'échanger ouvertement sur ce sujet.

Pour moi, une sociologie faisant l'impasse sur la notion d'âme est une sociologie amputée de sa complétude, une sociologie aboutissant à la certitude que science et spiritualité doivent être traitées à part. Ceci est une erreur, car ce qui est de l'ordre de l'intérieur et de l'extérieur s'enroule sur la même surface, à l'image de ce ruban de Möbius dont je parle dans *Coprésence, Le manifeste de Möbius* (Ed le Temps Présent, 2014)



En terme d'expérience intérieure, de vision et de compréhension du monde, le sillon tracé par Gilbert Durand m'était plus familier que celui de Michel Maffesoli. Par contre, en terme de lecture, d'écriture et de style, je me sentais plus proche des travaux vitalistes et moins hermétiques de Michel Maffesoli.

***Manuel Quinon : Dans sa préface à votre ouvrage « La raison polythéiste, Essai de sociologie quantique », Gilbert Durand vous présente comme une jeune pousse de la nouvelle école de socio française. Comment décrieriez-vous cette "école" ? Quels chercheurs y associeriez-vous ?***

Comme je vous le disais tout à l'heure, cette notion d' « école » ne fait pas vraiment sens pour moi, et encore moins aujourd'hui, par contre, je comprends tout à fait ce qu'il voulait dire. Une école implique selon moi une doctrine, un courant prôné par un maître ou un ensemble de personnes, et très franchement cela ne résonne pas tout à fait par rapport à ce que je suis aujourd'hui, peut-être un peu plus à l'époque. Cet aspect des choses, j'ai effectivement pu le partager ou le ressentir de 1984 et 1989 pendant ma période parisienne, parce qu'effectivement je participais à des enseignements, des activités de recherches ou autres, à des colloques, etc. sous l'égide du CEAQ, lui-même corrélé au CRI. J'ai donc rencontré ou croisé beaucoup de personnes, de France ou d'ailleurs, travaillant sur la sociologie du quotidien ou sur la sociologie de l'imaginaire, car ce centre de recherche était une sorte de « point rencontre ». J'y avais des amitiés, mais pas le sentiment d'être dans un local abritant une école, d'ailleurs il était trop petit pour cela !

Lorsqu'on est jeune, sans doute éprouve-t-on le besoin de se solidariser avec ce qu'on appelle un courant ou une école, cela peut-être stimulant et enthousiasmant, donc oui cela a fait plus ou moins partie de ma réalité, mais jamais de mon identité profonde et de ce que je suis au fond. Oui, Michel Maffesoli et Gilbert Durand y étaient des figures majeures qui ont bien sûr eu de l'importance dans ma formation, dans ma vie donc. Mais, au regard de ma sensibilité intellectuelle et de ce qui m'appelait, je ne les ai jamais considérés ni l'un ni l'autre, comme des maîtres ne cherchant non plus à les imiter.

Ce qui est vrai par contre, c'est que mon style écrit a fini par se calquer sur un phrasé sociologique particulier de type Maffesolien, et c'est ce que vous-mêmes avez porté jusqu'au canular avec cette histoire votre faux article publié dans la revue « Sociétés ». En même temps,

vous savez comme moi que cette influence du style d'autrui est normale, cela fait parfois partie de la phase d'apprentissage, aussi, tout étudiant en formation est influencé par la façon d'écrire, de parler et de conceptualiser de ses professeurs, peut-être inconsciemment, et je suppose que vous aussi Monsieur Quinon avez fait l'expérience de cela dans votre phase d'apprentissage. Mais est-ce que cela signifie que l'on appartient en son âme et conscience à un courant ou une école ? Je ne le pense pas.

Si j'ai eu le sentiment d'appartenir à une école au sens universitaire du terme, cela a donc été de courte durée. D'ailleurs, si j'avais vraiment eu l'impression d'être soudée à une école, sans doute n'aurais-je pas quitté ce milieu universitaire, certes conflictuel dans les mots, mais finalement assez sécurisant et gratifiant. Pour moi, l'université manquait d'engagement et d'esprit de recherche, ayant parfois l'impression qu'on prenait le mot « quotidien » ou « imaginaire » et qu'on le déclinait en divers terrains plus ou moins différents, mais n'amenant au final rien de vraiment nouveau. Attention, ne vous méprenez pas, car ce que je suis en train de dire ne concerne pas uniquement cette fameuse école de l'imaginaire dont vous me parlez, cela concerne aussi bien cette sociologie positiviste que l'on m'a enseignée à Toulouse, où une fois qu'on avait compris le mécanisme et la méthodologie, on le reproduisait ad vitam aeternam via des études sociologiques dont la démarche intellectuelle et la conclusion demeuraient prévisibles : encore une fois, je le répète, cela n'est que mon regard, ni plus ni moins, mais c'est bien ce que vous sollicitez auprès de moi avec cet entretien !

J'ai adoré l'université, je trouve qu'elle a fait de moi un être à la fois plus profond et plus cultivé, mais il m'a manqué pour que j'y reste cet « engagement à la Gilbert Durand » qui comprend simultanément une part de résistance, d'humanité, d'universalité et d'épistémologie, tous ces ingrédients étant prioritaires pour moi : c'est un peu comme un plat ou un aliment, il en est certains que vous préférez à d'autres et dont vous ne sauriez vous passer. Par vision humanitaire, j'entends la totalité des dimensions de l'être humain, allant de son infiniment petit à son infiniment grand, de sa psyché en passant par son corps physique, son corps social résonnant l'un l'autre, son corps de science et son corps spirituel pris dans un continuum de matière-conscience.

La sociologie telle qu'elle m'intéresse est donc transdisciplinaire ou n'est pas, ceci me semble d'une telle évidence que je n'ai jamais su l'envisager autrement et ne le pourrai jamais. Or, la transdisciplinarité est une posture intellectuelle disant qu'aucune discipline ne détient la vérité sur le Réel qui, lui, se situe au-delà de toutes les disciplines qui ne sont que des niveaux de réalité. C'est justement cet espace entre les disciplines qui me fascine, et je crois que l'avenir de la sociologie repose en grande partie sur cette exploitation intellectuelle et méthodologique de ce qui se trouve **entre les disciplines**.

Domage qu'elle en soit encore occupée à entretenir des guerres d'écoles l'empêchant de s'imposer par rapport à d'autres disciplines. Essayer de sociologiser dans le sillon de la transdisciplinarité (*je ne dis pas parler de transdisciplinarité, mais tenter de l'appliquer*) c'est reconnaître que l'humain est tout en même temps : un corps, un esprit et une âme, et qu'il faut donc traiter les trois ensemble, à partir du moment où on ambitionne de le comprendre.



Pour revenir à cet engagement dont je parlais plus haut, notez qu'il n'est peut-être pas anodin que j'ai soutenu les deux travaux les plus importants de mon cursus, celui de la maîtrise puis le doctorat, le 18 juin pour le premier, et le 6 juin pour le second. Synchronicité toute

symbolique avec une période de l'Histoire, je vous laisse juge... Ne prenez pas ceci au pied de la lettre, car il ne s'agit que d'un clin d'œil me permettant de vous faire comprendre du type d'engagement dont je veux parler.

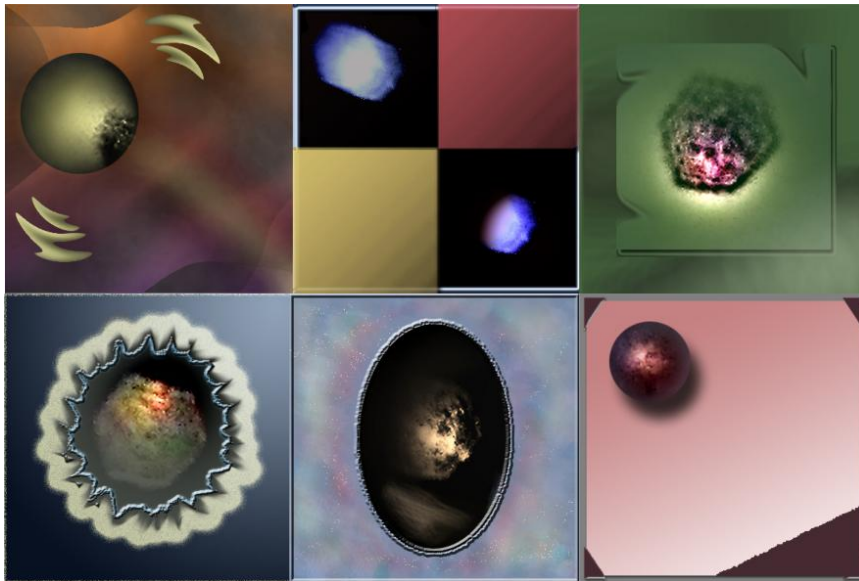
Il est différentes formes de totalitarisme ou de pensée monolithique contre lesquelles je me bats à mon petit niveau en m'occupant des sujets maltraités par la science positive et matérialiste. Pourquoi ? Parce que maltraiter ces sujets c'est aussi maltraiter l'humain dans son entièreté, dans sa multidimensionnalité, ainsi que dans sa dignité. Faire un pont entre savoir exotérique et savoir ésotérique, entre physique et métaphysique, entre énergie et conscience, n'a pas spécialement été le fonds de commerce de l'université ni de sa sociologie jusqu'à présent. En ce sens, et en ce sens précis, oui j'ai été une jeune pousse de la nouvelle sociologie comme le disait Gilbert Durand dans la préface de mon premier ouvrage universitaire. Dans cette perspective c'est tout à fait vrai et cela se vérifie aujourd'hui dans le choix thématique de mes différents travaux se reliant tous, d'une façon ou d'une autre, à d'autres dimensions que celles imposées par les sciences classiques. Si cette sociologie-là avait été acceptée en tant que pôle d'enseignement et surtout de recherche au sein de l'université ou ailleurs, peut-être y serais-je encore. Cela s'appellerait-il une école ? C'est possible.

***Manuel Quinon : Les orbes, dans votre dernier ouvrage : comment en êtes-vous arrivée à les étudier ? Que représentent-ils, au fond ? De quelle ontologie relèvent-ils ? (nature ? humanité ? spiritualité ? tout cela à la fois ? ou à l'interaction de tout cela ?) Comment faites-vous le lien entre astrologie, et monde des orbes ?***

Vous me parlez des orbes, ce n'est toutefois qu'un sujet parmi d'autres qui n'a ni plus ni moins d'importance. J'ignorais totalement ce qu'étaient ces phénomènes optiques que l'on nomme orbes, j'avais simplement parcouru un article où un physicien théoricien, William Tiller, disait qu'il effectuait des recherches sur la conscience et la matière à l'Université Stanford en Californie, et qui rappelait que ce que nous voyons avec nos yeux physiques comprend moins de 10 % de l'univers connu. À la suite de ceci, étaient évoqués ces mystérieux orbes, qui sont des sphères luminescentes de couleurs parfois très différentes apparaissant sur des photos, ce phénomène opposant les partisans scientifiques aux théories cartésiennes affirmant qu'il s'agit de poussière sur la lentille de l'appareil photographique, à ceux ouverts à d'autres hypothèses allant dans le sens de ce qu'on appelle le paranormal. Des travaux sur le sujet ont aussi été réalisés par Klaus Heinemann titulaire d'un doctorat en physique expérimentale ayant travaillé pour la NASA en sciences des matériaux, et Dr Miceal Ledwith, professeur de théologie en Irlande puis président d'université, tout ceci a éveillé ma curiosité. Pour eux, ces disques lumineux sont l'émanation d'êtres résidant au-delà de nos perceptions habituelles.

Réflexion lumineuse ou anomalies paranormales ? Cette question occupait ma tête, aussi un beau jour je me suis dit que la meilleure façon de m'en faire une idée était d'aller moi-même prendre des milliers de photos et de procéder à l'analyse des clichés. L'objectif était d'analyser ces éléments visuels, non d'un point de vue physique, mais plutôt socio-anthropologiques, d'essayer d'en comprendre les enjeux dans nos sociétés. Soit il s'agissait de purs réfléchissements de lumières ou de particules, soit il y avait des présences, ce qui n'était pas la même chose. En effet, si des êtres cohabitent en ce moment même parmi nous, au-delà de nos perceptions et sous une telle forme, c'est que nous nous trouvons sociologiquement à un moment historique comparable à ce que fut jadis la découverte d'autres continents, avec tout le changement paradigmatique que cela implique comme vous l'imaginez. Voici ce qui a

motivé et initié mon travail de terrain réalisé à partir de photos et de films nocturnes en infrarouge et qui a duré presque deux ans.



Je suis aujourd'hui convaincue que ces deux hypothèses sont vraies : il est évident qu'une grande majorité de sphères lumineuses sont des poussières, d'ailleurs si vous secouez un tapi poussiéreux de nuit et que vous flashez, vous aurez une multitude de disques de ce type. Toutefois, je me suis rendu compte que tout ne pouvait s'expliquer de cette façon dans la

mesure où des présences, sous forme de visages, apparaissent à l'occasion avec suffisamment de récurrences pour que l'on s'oriente intellectuellement sur une autre piste. Même la piste de l'hallucination optique (*paréidolie*) ne peut être écartée, selon moi elle n'explique pas pour autant ces visages émergents perçus par différentes personnes. Tout est donc complexe et délicat, mais rien ne s'oppose, et il n'est pas impossible que nous soyons entourés de formes de vie intelligentes que nos sens ne perçoivent pas. Si nous ne les percevons pas, c'est aussi parce que nous avons été éduqués depuis des siècles à dissocier les pans de la réalité, développant des sens faits pour cet usage et en laissant d'autres en sommeil. Les orbes sont l'une des manifestations de ces formes de vie « Autres » (*terme générique que j'emploie depuis des années pour parler des présences non humaines en général*), non les seules.

Je n'ai pas la prétention d'expliquer leur origine, leur nature, de dire d'où ils viennent ni où ils vont, s'ils sont sympathiques ou non, et encore moins s'il s'agit d'être spirituels parce que ce dernier point ne fait aucun sens pour moi. Je crois que toute forme de vie est spirituelle, pas plus les orbes que nous-mêmes ou que les animaux. Par contre, je pense fortement qu'il y avait au moment où j'ai réalisé ce travail une réelle interaction entre ma conscience et le fait qu'ils apparaissent en si grande quantité sur mes photos, ceci pouvant aussi expliquer pourquoi certaines personnes en photographient beaucoup et d'autres peu ou pas. Mais ce n'est pas parce qu'il y a interaction que le phénomène est forcément créé par ma conscience, il peut s'agir de stimulation et d'interaction entre deux formes de consciences (*la conscience de la présence dans l'orbe et celle de celui ou celle qui prend la photo*) produisant un phénomène.

Oui, le phénomène de ces sphères lumineuses peut-être une simple réflexion de lumière, ceci est l'évidence, il est tout aussi évident de mon point de vue qu'il y a aussi autre chose. Donc, restons prudents, mais ne jetons pas ce sujet à la poubelle de notre sociologie, car, s'il y a présence, s'il y a intelligence dans le phénomène, c'est que d'autres formes de communautés, de sociétés, de collectivités, de tribus, d'ethnies, d'êtres, d'âmes... peu importe comment vous préférez les nommer... existent bel et bien. Et, si elles existent, nous sommes alors au cœur d'une **sociologie des dimensions** supposant la présence d'autres communautés en d'autres reliefs du temps et de l'espace. Ce que je viens de dire ne nie en aucune façon la réalité de celle dans laquelle nous sommes, cela permet simplement d'y superposer une autre tranche ou strate de réalité.

Idem pour l'ufologie qui est une variante de cette sociologie des dimensions, et dont l'un des termes possibles serait par exemple l'exosociologie. Je trouve incroyable sur le plan intellectuel de ne pas prendre en considération ces témoignages, notamment de militaires américain prenant le risque de s'exprimer pour nous dire que des ovnis survolent les centrales nucléaires à l'occasion (Cf *National Press Club, Washington, septembre 2010 où ont témoigné Robert Salas ancien officier USAF de lancement de missiles nucléaires, Dwyne Arneson USAF Lt. Col officier responsable de centre de communication, Robert Jamison officier USAF de ciblage de missiles nucléaires, Charles Halt USAF Col commandant de base adjoint. Jerome Nelson officier USAF de lancement de missiles nucléaires, Patrick McDonough, USAF expert géodésique sur site de missiles nucléaires, Bruce Fenstermacher officier USAF de lancement de missiles nucléaires.*)

Je trouve également très irrationnel que le rapport Cometa rédigé par des membres de l'Institut des hautes études de la défense nationale dont le général de l'armée de l'air Denis Letty passe inaperçu, tandis que l'on persiste depuis des décennies à parler en sociologie de multiculturalité. Ont participé à ce rapport Cometa Jean-Jacques Velasco membre du CNES, ex-directeur du GEPAN et du SEPR, le général Domange de l'Armée de l'air, Edmond Campagnac ancien directeur technique d'Air France, le professeur André Lebeau ancien président du CNES, et le Général de l'Armée de l'Air Norlain ancien directeur de l'IHEDN. Pendant que les auteurs du rapport Cometa concluent à la réalité physique quasi-certaine d'objets volants totalement inconnus, il n'y a eu aucune réaction officielle, quant à la sociologie elle continue d'ignorer ce sujet ou le traite en laissant planer l'idée qu'il s'agirait de l'actualisation, plus ou moins fantasmée ou hallucinatoire, de la conscience collective de l'époque actuelle... quand elle le traite !

Je trouve tout aussi aberrant sur le plan intellectuel de ne pas attacher plus d'importance au témoignage de ces pilotes d'avion particulièrement fiables nous disant depuis belle lurette que des phénomènes aériens étranges existent, ceux-ci ne pouvant appartenir à une technologie connue terrestre en raison de l'apparition ou la disparition soudaine de l'objet, parfois en raison de sa vitesse et de ses changements de trajectoire. Et même si la conscience collective joue un rôle dans l'actualisation de ces phénomènes, car ceci est envisageable et c'est d'ailleurs l'une des thèses présentes en ufologie, cela n'exclut en rien leur matérialité.



Oui, tous ces dénis sociologiques me posent question, tout comme je m'interroge sur les raisons qui font que l'on fait fi des visages récurrents ou des voix entendues à l'occasion de cette transcommunication instrumentale, que j'ai eu l'occasion de tester personnellement pour savoir s'il y avait quelque chose de tangible derrière tout cela. Et tant d'autres choses auxquelles on ne s'intéresse pas en sociologie, alors qu'il semble qu'existent dans notre vie quotidienne des formes de vie, de présences et d'intelligences dépassant largement le cadre dimensionnel de notre géographie terrestre, continentale, nationale ou locale, élargissant la notion même de proxémie. Constaté combien ces phénomènes-présences relèvent de faits auxquels la société s'intéresse finalement plus que l'université, les relier à notre espèce humaine pour en comprendre les incidences et les enjeux en matière de connaissance en essayant à chaque fois que cela est possible d'en isoler des traces pour essayer de comprendre à quoi nous avons affaire, tout ceci me semble relever du réalisme, non d'un quelconque mysticisme.

Je pense nécessaire d'étendre vision que nous avons de la réalité, avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur notre rapport à l'objet en particulier et à la





connaissance en général : connaissance de soi, du monde géographique et de ses populations, mais aussi extra-géographique. Ce qui fait appel à d'autres dimensions nous confronte évidemment à un continent étrange, dérangent aussi. Peut-être que ces autres dimensions sont une sorte de Nouveau Monde auquel nous sommes en train de nous ouvrir aussi sûrement que, par le passé, nous avons gagné des rivages lointains de l'Amérique ou de toute autre contrée.

Il n'y a rien d'ésotérique dans cet accostage, il n'est pas irrationnel d'envisager d'autres formes de vies différentes de la nôtre, d'autant qu'il y a des traces, des témoins et des faits en quantité. Le paranormal est un sac commode et fourre tout, dans lequel la pensée académique dépose en attente ce qui dérange ses dialectiques et ses habitudes de raisonnement.

En finir avec ces vieilles dichotomies d'un autre âge où l'on pensait que physique et métaphysique, science et spiritualité, conscience et matière, étaient des domaines opposés les uns des autres, commence en sociologie par le fait de relier le courant de l'imaginaire aux approches plus empiriques ou rationalistes. La résistance face à ces phénomènes paranormaux est l'expression irrationnelle d'une pensée qui se veut rationnelle, et on ne peut se contenter de rapprocher ces problématiques des légendes, des hallucinations collectives ou des superstitions. Cet amalgame constitue, selon ma propre sensibilité, une erreur professionnelle et intellectuelle, car s'il peut y avoir une part de légende ou de superstition, ceci est l'arbre qui cache la forêt.

L'irrationalisme ne consiste pas à traiter d'ufologie, d'astrologie, d'orbes, etc. à partir du moment où l'on reste dans le cadre protocolaire sociologique et que l'on s'intéresse à leur impact épistémologique, mais à éjecter presque systématiquement ces sujets de l'institution alors que les traces et les témoins se bousculent au portillon : des témoins qui ne sont ni des malades, ni hystériques, ni alcooliques, ni mythomanes, ni opportunistes, qui proviennent de tous les milieux sociaux et de tous les continents. Et, même si sur la quantité de témoins il est probable que quelques-uns ne sont pas tout à fait sains d'esprit, je ne suis pas certaine qu'il y en ait plus que dans les autres domaines.

***Manuel Quinon : Comment jugeriez-vous votre expérience académique aujourd'hui, et votre recherche doctorale ? La conception et la réception éventuelle de votre thèse vous a-t-elle révélé des choses sur le monde académique, ses pratiques, ses normes, ses présupposés, ses idéologies, etc. ? Cette expérience académique a-t-elle été pour vous satisfaisante ? Ou plutôt source de déception, de désillusion ?***

Comme souvent dans la vie, les choses sont rarement blanches ou noires, il en va de même de ce que vous appelez mon expérience académique. Je vais donc présenter sommairement un « chaud-froid » de mon vécu en ce domaine en essayant de faire une place équitable aux deux.



En positif, je dois dire que mon expérience académique a permis à mon cerveau de savoir comment structurer une pensée à partir de méthode, de recherche bibliographique, d'endurance et de concentration. De mon passage à l'université de Toulouse le Mirail jusqu'à Paris V – Sorbonne, je conserve le souvenir d'un enseignement à différents reliefs théoriques et méthodologiques, les théories et les méthodes d'une sociologie positiviste ne marchant pas dans les mêmes sillons que celles d'une sociologie de l'imaginaire. J'ai tout aimé de ces approches, sans réserve aucune, sans conflit intérieur ou intellectuel. Toulouse m'a apporté l'amour de l'approche méthodologique d'un terrain, d'un sujet, et la Sorbonne m'a offert la liberté d'expression sur un sujet hors des clous.

Par ailleurs, mon arrivée à Paris m'a donné rapidement la possibilité de publier des articles dans des revues de sociologie, d'obtenir une bourse de recherche qui était bienvenue, de sortir un premier ouvrage universitaire peu après ma soutenance à partir de quelques idées de ma thèse doctorale. Également de participer concrètement à l'organisation de colloques, d'y intervenir occasionnellement en différentes villes de France sur un sujet me tenant à cœur, mais aussi de côtoyer des « têtes d'affiche » de la sociologie, soit dans le cadre universitaire ou bien chez Michel Maffesoli, à l'occasion de réceptions sympathiques auxquelles lui-même et son épouse conviaient aimablement professeurs, amis et étudiants. Je garde notamment en mémoire l'image d'un Edgar Morin dansant lors d'une de ces soirées à laquelle j'avais été conviée, d'autres choses encore. Enfin, j'ai également eu l'opportunité d'enseigner suffisamment longtemps pour comprendre vite que cela n'était pas fait pour moi, même si tout le monde m'imaginait parfaitement dans ce rôle de « prof », laissant donc volontairement de côté certaines opportunités qui m'auraient sans doute orientée vers l'enseignement avec un peu de patience.

Je comprends aujourd'hui la raison qui m'a fait suivre un autre chemin, mais je sais aussi que cette expérience académique était nécessaire, car l'université donne d'excellentes bases à celui qui prend ses enseignements au sérieux. Il est tout aussi certain, et j'ai été naïve de croire à moment donné que ces sujets hors des clous pouvaient s'épanouir dans ce cadre institutionnel, car l'université en France n'est pas prête à les accueillir, ou alors très homéopathiquement, peut-être avec beaucoup de diplomatie intellectuelle, en tout cas pas aussi frontalement que je le fais désormais loin d'elle. Mais peut-être que d'ici une dizaine d'années les choses auront un peu changé, du moins j'ose l'espérer.



En négatif, je me suis rendu compte que l'exaltation des mots et des idées, celle des oppositions de courants donnait lieu à des guerres intestines, avec cette impression étrange d'être dans une tranchée de 1914-1918, où des ennemis se font face sans se parler et ne s'aimant pas. De ces guerres intestines j'ai d'ailleurs été clairement la cible à moment donné de façon très injuste, mais je ne veux pas en parler ici parce que ces faits appartiennent au passé, et que les remettre au goût du jour irait à l'encontre de ce que je souhaite faire comprendre à travers cet entretien. Disons simplement que, comme j'avais le terrible « défaut » d'être une élève de Michel Maffesoli, j'ai été l'objet par ricochet d'une opposition qui ne m'a d'ailleurs aucunement atteinte de l'intérieur, j'étais juste indignée. Ces « guéguerres » faisaient probablement partie de la règle du jeu, au détriment de l'avancement de la connaissance, j'imagine que c'est hélas encore le cas aujourd'hui. Au final, force m'a été de constater que cette règle du jeu servait surtout l'ego des duellistes au détriment de la nouveauté, de la créativité ou de la prise de risque sociologique, et que dans ces batailles d'ego donnant lieu à des joutes oratoires portées au niveau de l'excellence compte tenu de l'érudition des duellistes, la connaissance et la nouveauté passaient au second plan. J'ai constaté que la vraie prise de risque est rare hormis celle des mots, des quolibets et des rapports, chose que je comprends lorsqu'on voit ce qu'il s'est passé avec le chercheur médecin et biologiste Jacques Benveniste qui mourut de s'être engagé sur une voie déplaisant à plusieurs de ses collègues et soi-disant « amis », l'homme dérangeant notamment les business en périphérie de la médecine.

L'esprit de recherche que j'appelais de mes vœux m'est ainsi apparu, à tort ou à raison, une noix à moitié creuse si on est pessimiste, à moitié pleine si on est optimiste, où les sujets et les budgets sont plus ou moins distribués à l'avance et pré-calibrés. Par ailleurs, je comprends qu'à part ces batailles de mots, mieux vaut ne pas trop bouleverser les projets d'ascension sociale et d'honorabilité des uns et des autres, quel que soit le courant. Cela est pour moi l'antithèse de cet engagement dont je parlais plus haut.

Petit détour vers vous, Monsieur Quinon, concernant un point spécifique... Je sais que vous avez mis en place avec un ami un « article-canular » pour essayer de piéger la revue de sciences humaines et sociales créée en 1982 dont le fondateur est Michel Maffesoli, vous avez d'ailleurs eu la franchise de m'en parler dès le départ et je vous en remercie. Votre canular a eu son efficacité, si j'en crois que ce j'ai lu ou entendu sur le web, il a même fait le buzz, comme on dit, reconnaissons qu'il était très bien fait. Cela étant dit, je crois que tout le monde peut-être pris en défaut à un moment ou un autre de ses publications, vous et moi, il suffit pour cela de faire une analyse de discours et de mots, puis de les réarranger en fonction de ce que l'on veut montrer, démontrer, critiquer, prouver, mettre en relief, etc...

Ne croyez-vous pas qu'un tel canular aurait également été très significatif si vous aviez ciblé une autre sociologie que celle de Maffesoli « en roue libre », selon votre propre expression. Pourriez-vous envisager de faire la même chose auprès d'autres sociologues, d'autres revues, mais avec le même esprit et le même humour ? Le ferez-vous un jour ? Je l'espère, ainsi la boucle sera bouclée. Il est bien légitime de vouloir de temps en temps « secouer le cocotier » ainsi que vous le faites, pourquoi pas ! Je crois même que c'est sain lorsqu'il n'y a aucune rancune derrière. Mais, pourquoi ne pas alors le secouer dans toutes les directions, toutes les sociologies et avec autant de précision, d'intelligence et d'humour que vous l'avez fait ? Je suis persuadée qu'il y a autant d'articles et de rapports creux dans d'autres sociologies, y compris dans celles qui se veulent empiriques, celles qui sont basées sur une vérification des données et qui s'octroient pour cette raison le droit de définir ce qu'est la « vraie » réalité sociale.

Oui, il est des sociologues pensant la société selon leur vision du monde, vous n'avez pas tort de dire cela au sujet de Michel Maffesoli, mais tout est vision du monde, même l'empirisme et sa norme épistémologique savante sont une vision du monde. À titre personnel, je crois envisageable que les visions du monde, qu'elles émanent d'un individu ou de l'histoire d'une discipline, coexistent dans la mesure du raisonnable bien sûr, après il revient à chacun de se tourner vers ce qui lui semble souhaitable, d'en prendre le meilleur en laissant ce qui ne convient pas.

L'écart entre la physique quantique de l'infiniment petit et celle parlant de gravitation pose aux scientifiques de gros problèmes de cohabitation, et les physiciens sont aujourd'hui conscients que le challenge en cours consiste à unifier la relativité générale et la physique quantique. Cela revient à réactiver un peu le rêve d'Einstein qui souhaitait trouver une équation concise expliquant toute la physique de l'univers. Et bien je me demande si les sociologues ne pourraient pas, plutôt que d'adopter des intellectualités antinomiques, marcher dans les rêves d'Einstein, ainsi que tentent de le faire ces physiciens à la pointe des savoirs, non sans difficultés évidemment.

Envisager cette cohabitation des écoles et des sociologies n'est synonyme ni de laisser-aller intellectuel, ni de naïveté, c'est au contraire trouver, proposer, prendre le risque d'innover, donner plus de place à la création qu'à la critique. Douter, recommencer, échouer peut-être... puis recommencer jusqu'à ce qu'une solution surgisse. De mon point de vue, qui une fois encore n'engage que moi, l'effort en sociologie devrait porter sur cet aspect fédératif, à l'image de ce que tentent de faire certains physiciens. Il s'agirait alors de mettre en place un vaste remaniement conceptuel de la sociologie, et j'espère, Monsieur Quinon, que vous y contribuerez dans le domaine qui est le vôtre.

***Manuel Quinon : Avez-vous gardé des contacts avec M. Maffesoli, et certains membres du CEAQ ? Thèse d'Élisabeth Teissier, sous la direction de M. Maffesoli : avez-vous suivi ces événements, en 2001 ? Qu'en avez-vous pensé ?***

Oui, j'ai gardé contact avec Michel Maffesoli, nous échangeons à l'occasion, quant aux membres du CEAQ, non. Concernant l'histoire Teissier, j'en ai entendu parler bien plus tard après les événements, ce retard n'est pas dû au fait que j'habite très loin de Paris dans le sud, mais parce que mon intérêt pour les débats parisiens est faible. Je n'ai pas lu la thèse d'E. Teissier et je ne suis pas son actualité médiatique, donc je n'ai rien à commenter, par contre, je me rappelle avoir parcouru son ouvrage sorti après la thèse. Voici pour les faits bruts.

Ne prenez pas ce que je vais vous dire pour une esquivé, mais j'ai bien du mal à vous donner un positionnement sur un sujet qui ne m'intéresse pas dans sa forme publique, dans son apparence. J'ai tendance à penser que le fond du problème se situe ailleurs et que tous les acteurs de cette affaire (*pour ou contre*) ne sont que des révélateurs, des jouets presque, d'un problème de fond extrêmement ancien qui existait bien avant que toutes ces personnes impliquées ne viennent au monde. Aussi, même dans l'hypothèse où cette thèse contenait effectivement des manquements pour un travail doctoral, ce qui est possible, et même si ce travail a probablement plus servi l'image médiatique d'Élisabeth Teissier qu'autre chose, je trouve qu'il y a par ailleurs quantité de thèses creuses, sans intérêt cognitif, autour desquelles on ne fait pas tant d'histoire.

Cette fois-ci, il y avait quelque chose de plus qui a mis le feu aux poudres ne relevant pas des acteurs en présence, et cet aspect-là m'intéresse, car nous touchons à quelque chose d'Essentiel, nous touchons aux vrais pouvoirs et forces de ce monde plus « occultes » (*au sens ou cela touche des doctrines et pratiques non visibles, clandestines*) que tous les phénomènes paranormaux réunis, si j'ose dire ! Pour vous parler de ce que je crois être le vrai fond de l'histoire, permettez-moi de faire référence à un extrait de *Coprésence – le manifeste de Möbius*, où je me suis déjà exprimée notamment sur le sujet de l'affaire Maffesoli-Teissier (*Cf ce document à la fin de cet entretien*)

Sans aucun dédain de ma part, comprenez que j'ai pris du recul vis-à-vis des émois ou polémiques présents en sociologie, telle l'affaire dont vous me parlez, et voici pour quelle raison. J'échange aujourd'hui avec des personnes de tous horizons disciplinaires ayant la plupart du temps une culture solide en divers domaines universitaires des sciences exactes ou humaines, mais qui ne se demandent plus s'il est souhaitable de dissocier à ce point les connaissances exotérique et ésotérique. Ces personnes pensent comme moi déraisonnable de séparer physique et métaphysique, que certains débats obsolètes appartiennent à un passé où on nous a inculqué l'idée fautive que l'esprit et la matière étaient dissociés, alors que nous vivons dans un continuum de conscience-matière rendant illusoire la plupart des dissociations auxquelles nous sommes habitués, en sociologie comme ailleurs.

Concrètement, il se trouve que je communique mieux aujourd'hui avec des professeurs, ingénieurs, physiciens, philosophes, historiens, auteurs, vétérinaires, médecins, extrasensoriels ou autres, faisant ce qu'ils peuvent pour qu'au sein de leur discipline, de leur pratique aussi, les frontières entre les visions de la réalité tombent et que l'on accède à une vision multidimensionnelle de la réalité.

Ainsi, des ingénieurs s'occupent d'apporter leur éclairage technique à l'apparition d'ovnis sur les radars ou des traces quelconques, des physiciens apportent leur compétence sur des systèmes de propulsion possible d'engins a priori non humains, des médecins ne s'étonnent plus que certains patients fassent des NDE (*Near Death Experience, expérience de vie après la mort*) et en informent le corps soignant, des philosophes étudient le rôle de la conscience dans l'apparition de phénomènes paranormaux, des psychologues ou psychiatre se penchent sur le cas de personnes ayant eu des contacts rapprochés avec une présence non humaine, des vétérinaires travaillent avec l'âme des animaux vivants ou défunts, des extrasensoriels se laissent approcher par des scientifiques coopérant parfois avec eux, malgré la différence de

leur vécu respectif et de leur conception du monde, etc. Croyez-vous que tous ces gens, qui existent puisque j'en connais, pourraient trouver qu'il y a de quoi monter une affaire aussi tonitruante autour de l'épisode « Maffesoli-Teissier » de 2001 ? Par rapport à la bataille que ces gens mènent et vis-à-vis de laquelle ils prennent des risques, mettant éventuellement en danger leur réputation, l'affaire Maffesoli-Teissier est perçue comme une broutille.

Ceci pour vous dire, non pas que je dénigre votre question tout à fait légitime, mais que je navigue avec mon propre « bateau » partagé bien sûr avec d'autres personnes qui se sont, comme moi-même, décentrées des formatages académiques, partiellement ou totalement, officiellement ou officieusement, ouvertement ou discrètement... selon les cas. Et nous sommes très nombreux à être sur ce bateau parallèle, simplement cela ne se sait pas toujours pour la simple raison que les personnes ne peuvent l'exprimer dans le cadre de leur profession, sous peine d'être sanctionnées d'une façon ou d'une autre. Parfois aussi, les gens attendent d'être à la retraite pour travailler sur ces sujets, pas seulement parce qu'ils ont plus de temps, mais surtout parce qu'ils ne risquent plus rien. Les militaires dont je vous parlais plus haut au sujet des phénomènes ovni(s) en sont l'illustration parfaite. On ignore cet aspect des choses, mais moi je peux vous assurer que c'est la réalité.

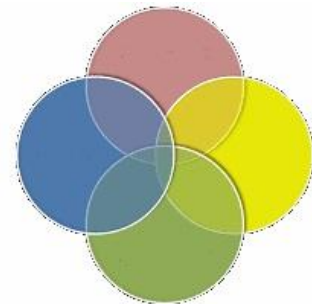
Comment se positionne la sociologie par rapport à ces sujets paranormaux et ésotériques, astrologie comprise... Je crains de le savoir ! Pourtant, pendant que les sociologues se recroquevillent, il y a de plus en plus de personnes censées et cultivées qui s'intéressent et s'engagent dans une recherche (*théorique ou de terrain*) que la sociologie n'intègre pas autrement que de façon critique, ainsi qu'en témoigne ce que vous appelez l'affaire « Maffesoli-Teissier ».

Pour toutes les raisons que je viens de vous citer, ce qui fait l'objet de mon attention ne se trouve donc plus forcément dans l'université, du moins tant qu'elle continuera de ne pas relier les formes de la connaissance, quant à ses émois ou ses disputes internes, ainsi que ce fut le cas dans l'affaire Maffesoli-Teissier, elles font en ce qui me concerne partie d'une autre vie. Je suis morte à ces débats depuis longtemps et je ne suis pas prête d'y revenir tant que le rééquilibrage entre ces polarités ne fera pas partie des projets pédagogiques de la sociologie. Cela viendra, j'en suis certaine, vous le verrez, j'espère, par contre, ce dont je suis moins sûre c'est de l'observer moi-même de mon vivant.

Enfin, je souhaitais vous dire je ne suis aucunement focalisée sur l'astrologie, j'ai d'autres centres d'intérêt. En réalité, ce qui m'intéresse profondément c'est le lien entre ces sujets, leur point commun, les raisons épistémologiques ou autres qui font qu'ils dérangent la pensée académique, que ce soit le phénomène des orbes, l'ufologie, la transcommunication ou cette communication animale émergente qui est une jeune discipline très dérangeante également, mais plus généralement tout ce qui se nomme parasciences.

**Mon esprit est toujours positionné entre les disciplines**, au niveau de leur esprit commun pour ainsi dire, mais je ne suis jamais attachée à l'une d'entre elles en particulier. J'essaye simplement de comprendre où se trouvent le facteur bloquant, les résistances qui font que l'on maltraite certains sujets ou qu'en leur nom on érige des guerres qui sont parfois, à une moindre échelle, l'équivalent des fanatismes religieux accouchant des différentes formes de terrorisme. Mon espoir, car il en faut pour vivre et se lever tous les matins, étant si possible de participer avec d'autres à débloquer ces nœuds sociaux, à refaire circuler la connaissance par tous les circuits à sa disposition.

Prenons une image, je me situe plutôt comme une sorte d' « ostéopathe sociale », j'ignore si c'est la meilleure représentation, mais c'est elle qui me vient à l'esprit immédiatement. En





tant qu'ostéopathe je ne privilégie aucune partie physiologique, aucune ossature et aucun muscle n'a ma préférence. L'objectif est plutôt de **faire en sorte que le corps social ne bloque pas des « connaissances-énergies », afin que tout circule normalement, sachant que toute résistance produira maladie et douleur collective d'une façon ou d'une autre.** Donc, pour revenir à votre question, je ne connais pas E Teissier et n'ai jamais vraiment éprouvé le besoin de faire sa connaissance, mais si je la croise un jour je la saluerai volontiers. Je ne suis ni pour ce qu'elle a fait ou écrit, ni contre, et je ne connais d'ailleurs pas forcément d'astrologues d'une façon générale car ce ne sont pas eux qui m'intéressent, mais le potentiel cognitif de cette discipline rencontrant les savoirs dominants actuels, c'est-à-dire la façon dont tout cela produit une certaine alchimie pouvant modifier une société.

Ce préalable étant posé, et ainsi que je vous le proposais plus haut, permettez-moi maintenant d'ajouter à notre entretien un passage évoquant ce que j'appelle une « maltraitance intellectuelle » à partir des cas de Jacques Benveniste et de Michel Maffesoli. Cet ouvrage s'adressait à des non-sociologues, d'où la simplification volontaire des oppositions en présence dans le domaine de la sociologie. Par ailleurs, tel n'était pas le propos de l'ouvrage. Pour une meilleure compréhension de ce qui est dit précisément au sujet de Michel Maffesoli, je suis obligée d'insérer préalablement une partie concernant Jacques Benveniste, car je fais une correspondance entre les deux et, sans cette partie concernant le biologiste, vous risquez de ne pas entrevoir ce lien.

Attention, je n'y compare en aucune façon ces deux personnes fort différentes et le but n'est pas plus de les envisager comme des martyrs. Non, la question est simplement de comprendre comment, quelle que soit la spécialité, quelle que soit la méthode utilisée, quelle que soit l'idée que l'on se fait de soi-même et de son entourage, chacun d'entre nous peut à tout instant faire l'objet d'attaques dès qu'il est question de travaux gênants, c'est-à-dire de sujets contenant des éléments suffisamment mutagènes pour déranger un ordre (*moral, intellectuel..*) ou un intérêt (*personnel, financier...*) en place.

[Extrait de « Coprésence, Le Manifeste de Möbius » Éditions le Temps Présent, 2014]

### **Le cas Jacques Benveniste**

*« Mon ami Benveniste est mort sur une table d'opération, le coeur en miettes.  
Gravera-t-on un jour sur sa tombe: Ci-gît Jacques Benveniste, l'homme qui eut le premier  
l'intuition que les protéines communiquaient à l'aide d'ondes électromagnétiques,  
en utilisant l'enveloppe de molécules d'eau les entourant comme antennes,  
émettrices et réceptrices, et comme source. »  
Jean-Pierre Petit (physicien et ufologue)*

*« Premier cas de ce que j'appelle maltraitance intellectuelle, celui du médecin et immunologiste, Jacques Benveniste (12 mars 1935 - 3 octobre 2004). Sa carrière débute brillamment puisqu'il travaille dès 1965 à l'Institut de recherche sur le cancer du CNRS, puis devient chef de clinique à la faculté de médecine de 1967 à 1969 et découvre au début des années 1970 un facteur activateur des plaquettes sanguines, le PAF-Acether. Dans les années 1985, c'est un allergologue clinicien chouchouté par les sciences, jusqu'au jour où advient un résultat de laboratoire aberrant: une molécule qui avait été diluée à un point où elle ne pouvait plus exister dans la solution a un niveau suffisant pour avoir un effet, en avait pourtant un. Ce phénomène aberrant et impressionnant, il le refuse au départ, pensant qu'il*

*s'agit d'une erreur de manipulation. Puis, après de nombreuses vérifications et contrôles, ce médecin se rend à l'évidence puis entérine ses résultats.*

*Benveniste devient alors connu en 1988-1989 pour ses travaux de recherche sur la mémoire de l'eau, or c'est cela même qui lui vaut son éviction de l'INSERM en 1995. Quel est son «tort» ? De démontrer avec son équipe que l'eau est capable de conserver les propriétés d'une substance qui ne s'y trouve plus. De tels résultats de recherche justifient scientifiquement l'homéopathie et donnent d'une certaine façon une autre base à la médecine. À partir de ce jour-là, on pourrait se demander si J. Benveniste n'a pas dérangé le petit monde de l'allopathie, de la biologie et de la médecine en général. Quoiqu'il en soit, l'homme perdit son laboratoire, fut persécuté et continua ses recherches en marge et avec très peu de moyens.*

*D'une part, cette affaire caractérise bien la maltraitance intellectuelle, telle que je souhaite l'aborder ici, d'autre part, elle pose clairement la question: existe-t-il réellement une liberté de recherche? Le fait que l'eau simple puisse reproduire l'activité de molécules complexes a heurté la communauté scientifique des biologistes au point qu'il en fut exclu, et même considéré par certains comme un membre déshonorant la recherche française. Pourquoi et sur quelle base de découverte?*

*En langage commun, Benveniste montre que l'eau est capable de se souvenir d'avoir eu une molécule qui n'y est plus, l'eau se comportant donc comme une bande magnétique liquide capable d'enregistrer quelque chose. Des messages sont laissés par la molécule dans l'eau qui les enregistre. Par ailleurs, il montre que l'activité inscrite sur l'eau peut être effacée par un champ magnétique exactement comme on effacerait avec un aimant quelque chose enregistré sur une bande magnétique. Mais J. Benveniste ne s'arrête pas là puisque l'important, nous dit-il, n'est pas tant l'eau proprement dite, que ce qui est inscrit sur l'eau. Il entreprend donc d'amplifier la partie sonore du message inscrit dans l'eau et de transférer cette inscription sur un ordinateur. En d'autres termes, il arrive à transférer les inscriptions de l'eau sur une bande sonore classique, s'intéressant moins à la molécule qu'au son qui en sort. Puisque les molécules ont une vibration, c'est-à-dire un son que l'on peut capter, il les enregistre sur un disque dur d'ordinateur, puis en fichiers pouvant voyager sur le web comme tout autre document.*

*La conséquence possible en est que l'activité d'un médicament prend une forme numérique (sa fonction de signal), et qui peut être administrée comme telle par une transmission à distance. Benveniste initia donc l'arrivée d'une biologie et d'une médecine numériques. En résumé, cet esprit brillant introduit dans l'enceinte des sciences l'idée générale d'un médicament numérique et d'une médecine électromagnétique. Pour exemple, il suppose qu'en enregistrant le spectre de fréquence d'une bactérie et en lui renvoyant un spectre de fréquence en opposition de phase, on pourra détruire la bactérie. Nul besoin d'insister sur le nombre d'ennemis qu'il s'est fait à cet instant! Et pourtant...*

*Douze ans après son éviction de l'INSERM, le professeur Luc Montagnier, Prix Nobel de médecine, déclare publiquement avoir constaté lors de ses travaux sur le VIH des phénomènes décrits par Jacques Benveniste: « Certains phénomènes, comme l'homéopathie, restent mystérieux. Je fais allusion à certaines idées de Jacques Benveniste (le scientifique qui a inventé la « mémoire de l'eau »), car j'ai récemment rencontré des phénomènes que seules ses théories semblent pouvoir expliquer. Je pars d'observations, pas de croyances ». (« Les combats de la vie », Ed Lattès, 2008). Par ailleurs, dans une interview donnée sur France Inter en 2010, il déclare que J Benveniste «... est un grand chercheur et qu'il est scandaleux la façon dont il a été traité. Il est mort en 2004, pour ainsi dire épuisé par toutes ces luttes, et je crois qu'un jour prochain il sera totalement réhabilité et je pense que c'est*

*une affaire aussi importante que Galilée » (dimanche 2 mai 2010, France Inter). Dans cet entretien radiophonique, le professeur Montagnier confirme qu'il n'est pas le seul à soutenir les travaux du biologiste, car des physiciens reconnaissent également l'importance de ses travaux sur la mémoire de l'eau. Par ailleurs, bien des chercheurs ou penseurs internationaux de haut niveau s'entendent désormais pour confirmer à leur façon les pistes de recherche de Jacques Benveniste, et des expériences scientifiques autour de l'eau semblent confirmer que les influences de l'environnement laissent bien des traces marquantes dans l'eau (cf. le DVD « - Le pouvoir secret de l'eau »).*

*À mon sens, voici un exemple éclatant de maltraitance de la pensée d'un chercheur ostracisé et traité de façon tout à fait injuste pour cause de recherches en marge des sciences. Hormis l'atteinte personnelle et intime que cela fut pour J. Benveniste, il faut bien comprendre que c'est toute la société qui est perdante lorsqu'elle ne soutient pas ce genre de recherches. Les résistances, pour quelques raisons que ce soit et d'où qu'elles proviennent (lobby, ego, idéologie, habitude, paradigme tutélaire, etc.), bloquent l'énergie des sociétés à tous les niveaux. À moyen et long terme, ce sont ces blocages accumulés qui fondent les faiblesses, les vieillissements et les crises que peuvent subir les sociétés. »*

### ***L'affaire « Maffesoli-Teissier »***

*« Autre illustration de chasse aux sorcières et de maltraitance intellectuelle, celle de l'affaire Maffesoli-Teissier datant du début des années 2000. Voici l'histoire. En avril 2001, G. Elizabeth Hanselmann-Teissier, connue du grand public sous le nom d'Elizabeth Teissier, soutient à la Sorbonne une thèse intitulée « Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination/rejet dans les sociétés postmodernes », et obtient le titre de docteur en sociologie. Très vite et de façon épidermique, certains sociologues rationalistes y voient une atteinte à leur discipline au point que celle-ci, mais surtout le directeur de cette thèse, Michel Maffesoli, fait l'objet de critiques virulentes. Des groupes se forment et produisent des articles contestant ce travail qui est, selon eux, une « non-thèse » et « un plaidoyer proastrologique ». Si l'affaire fait scandale dans le petit milieu des sociologues, il ne faut surtout pas croire que ce soit E. Teissier l'enjeu réel de cette guerre intestine. En réalité, elle n'est à l'époque que le détonateur d'un malaise latent et installé depuis longtemps dans l'enceinte même de la sociologie à travers des courants divergents; malaise que j'ai moi-même vécu tout au long de ma formation universitaire. Il faut gratter un peu profond vers les couches profondes et obscures du petit monde des intellectuels pour comprendre ce qu'il s'est réellement passé.*

*En simplifiant, disons qu'il y a par tradition deux courants sociologiques qui s'affrontent depuis longtemps; l'un considère que l'implication personnelle du sociologue n'est pas forcément un obstacle et ne nuit pas au sérieux de l'analyse sociologique, à condition qu'elle soit soutenue par une problématique argumentée et une méthodologie adaptée: c'est dans ce courant que se situe le directeur de la thèse en question, Michel Maffesoli. L'autre courant choisit d'étudier les faits sociaux comme des objets et cherche de façon objectale les logiques humaines, un peu à l'image des biologistes traditionnels étudiant le contact entre les molécules de façon physique. Cette métaphore biologique me permet d'exposer le problème des courants en sociologie sans entrer dans le détail de théories et de concepts, parfois très techniques et fastidieux. Précisons que je choisis cette analogie entre sociologie/biologie dans le prolongement de l'exemple précédent autour des travaux de J. Benveniste, afin d'expliquer la divergence occupant le coeur de la discipline. Cette analogie n'est donc pas caractéristique de l'argumentaire de la sociologie en général (elle n'est que mon approche personnelle).*

*Conservons en tête le parallèle entre biologie et sociologie ; tout comme le contact moléculaire pourrait être plus complexe qu'il n'y paraît aux dires de Benveniste, le sociologue Michel Maffesoli surajoute lui aussi une autre logique de contact reposant sur le fait que les molécules correspondent aussi à distance ainsi que cela a été montré. Par conséquent, il ne suffit pas d'accumuler les faits et les connaissances, mais il faut avoir un spectre plus large de compréhension de l'objet, ce spectre plus large est contenu dans la sociologie compréhensive. La sociologie compréhensive de M. Maffesoli part du point de vue du sujet, le sens est pris en compte et guide le sociologue. C'est par ce sens qu'il pourra comprendre les comportements psychologiques, sociologiques, spirituels de l'individu ou du groupe.*

*Le contact entre les personnes n'étant pas aux antipodes du contact entre les molécules, ce que dit M. Maffesoli appelle d'une certaine façon, mais sur le plan de logique sociale cette fois, les résultats expérimentaux de Benveniste. Autrement dit, pour avoir une vision pertinente des liens humains, encore faut-il que le penseur n'en reste pas à une vision rationaliste, institutionnelle et objectale du fait/molécule, sachant que des transferts d'informations se diluent, se mémorisent et s'organisent socialement autrement que par le fait... Étant entendu que l'on entre ici dans une logique sociale plus difficile d'accès, plus impalpable pour le chercheur, mais tout aussi réelle. Aussi réelle que les signaux présents dans une eau où la molécule a disparu, mais qui se rappelle l'avoir contenue. Qu'est-ce que cela signifie? Quels sont les enjeux portés par cette vision des choses? Voici ma réponse personnelle à ces questions, car c'est là que je situe très exactement la racine (je dirais presque le gène) du conflit.*

*Là où le bât blesse*

*Au-delà des règles édictées par l'État et ses institutions dont la fonction est de faire passer les règles vers le peuple puis de contrôler leur accomplissement, d'autres activations de signaux s'impriment dans le social de façon diluée. Il s'agit de messages pour ainsi dire parallèles n'étant pas en phase avec les règles instaurées par le pouvoir régalién. Ces messages différents des principes et réglementations de la nation sont constitués d'informations impliquant un autre mode de raisonnement.*

*Tout comme l'eau analysée par J. Benveniste, la collectivité est une matrice sur laquelle des messages s'enregistrent depuis l'origine des choses, puis existent bien après la disparition apparente ou institutionnelle de ces choses. Ainsi, si l'astrologie continue de fonder de-ci de-là des groupes affines dans lesquels ses membres sont reliés entre eux par une pensée non rationnelle (mais pas irrationnelle), il n'en demeure pas moins que cette pensée dérive naturellement vers le rivage académique en remontant jusqu'aux bancs de la Sorbonne, preuve en est de cette thèse et d'autres encore. Tout comme il y a une mémoire dans l'eau de molécules ne s'y trouvant plus, il y a dans la matrice sociale une logique astrologique diluée dont le signal demeure actif malgré la disparition de l'astrologue sur la scène des pouvoirs temporels et spirituels. Tout comme l'eau, la société conserve les propriétés d'une substance ne s'y trouvant plus ou, du moins, dont le signal est affaibli pour diverses raisons par le système en place.*

*Ceci signifie que « la molécule astrologique » comprise comme un assemblage de schèmes et d'archétypes est, qu'on le veuille ou non, diluée dans notre mémoire collective et qu'elle y produit du sens, autant d'ailleurs que le rationalisme et la science en produisent, mais à partir de leviers méthodologiques différents. C'est là ce que j'ai montré à la fin des années 1980 en expliquant comment il était possible d'utiliser les figures de l'astrologie comme idéaux types de comportements sociaux, au même titre d'ailleurs que l'on peut utiliser la grille des catégories socio-professionnelles (agriculteur, salarié, patron, cadre, employé, ouvrier, etc.), pour capter les comportements d'une société.*

*Et c'est précisément là que le bât blesse les rationalistes, consciemment ou inconsciemment, car cela suppose qu'il y ait un message passé, peut-être originel, un message non programmé sur la base des savoirs dominants actuels, et échappant non seulement à leurs règles, mais à leurs contrôles. Ce message astrologique basé sur un alphabet de sens archétypal, symbolique et universel est enregistré à l'état de signal sur la matrice collective, il rencontre l'alphabet et les logiques rationalistes de l'homme moderne, prouvant ainsi que différents temps (et expériences) sont présents en même temps dans le vécu des hommes et des sociétés. Les messages contenus dans l'astrologie sont des signaux toujours actifs résonants, pour ainsi dire "homéopathiquement", dans le corps social et existant sous forme diluée, mais omniprésente.*

*Ainsi, il n'est pas difficile de comprendre que la redéfinition de l'objet est à envisager, étant donné que celui-ci est disponible/réel en différentes temporalités et différentes dilutions. Ce n'est ni plus ni moins ce que disent de nombreux penseurs insistant sur la nécessité de prendre en compte dans les analyses humaines un temps linéaire-rationnel (composé de la succession rigide du passé, du présent et du futur), mais aussi cyclique-circulaire (répétition, retour circulaire du même s'opposant au changement dans le devenir)... Plus on s'éloigne de la vision linéaire et progressiste, plus l'objet acquiert une identité multidimensionnelle lui conférant une certaine impalpabilité. Prenons, par exemple, l'astrologie comme un objet d'étude à deux vitesses.*

*S'il est sociologiquement possible de comptabiliser le nombre d'ouvrages/ revues des vingt dernières années paraissant sur l'astrologie puis de chercher quelle catégorie sociale ou quelle tranche d'âge en achète le plus et selon quelle motivation (les variables examinées s'inscrivent ici dans la toile de fond d'un temps linéaire), il ne peut être fait usage de la même temporalité pour comprendre le besoin qu'éprouvent les personnes à surajouter à leur identité civile une identité symbolique, céleste et figurale, que celle-ci s'appelle « signe du zodiaque » ou « horoscope » (les variables examinées s'inscrivent ici dans la toile de fond d'un temps cyclique). Dans le premier cas le sociologue investigate des faits et des motivations dans un temps chronologique, dans le second il s'attache à des archétypes et des représentations intemporelles qui font sens pour la société.*

*Ceci pour dire qu'il faut parfois observer l'objet de la sociologie dans sa profondeur et son relief, et pas uniquement en se focalisant sur le jus rationnel/objectif qu'il restitue à l'observateur. Le fait social acquiert dès lors une dimension très complexe, puisqu'il peut être absent de la culture dominante, mais y demeurer comme principe actif; cette présence-absence n'est pas sans rappeler la superposition quantique comme si un objet social pouvait lui aussi posséder plusieurs valeurs, tout comme la particule. Si un fait social possède plusieurs valeurs, il peut être vu comme étant simultanément (en terme de probabilité) en plusieurs temporalités de l'expérience humaine, dont aucune n'est plus vraie ou plus fausse que l'autre.*

*L'astrologie fait partie de cette réminiscence têtue qu'aucun rationalisme ne pourra empêcher de remonter à la surface et qui dépasse de très loin la problématique de l'affaire Maffesoli/Teissier. Certes, les détracteurs de cette soutenance affirment à diverses reprises dans les articles que ce n'est pas le sujet qui gêne, mais la façon dont cela a été fait. Il est évident que ce n'est pas tout à fait vrai, et que le fait de répéter cela dans les articles parus à l'époque autour de cette affaire traduit en partie une rationalisation de défense. Rappelons à ce sujet que la rationalisation de défense est définie selon la tradition freudienne comme le procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente et acceptable moralement, à une attitude, une idée ou un sentiment, etc., dont les motifs véritables sont cachés et enfouis. Autrement dit, ma conviction est que des motivations inconscientes de rejet de l'astrologie furent en ce cas précis justifiées rationnellement, c'est-à-dire sur les plans logiques et moraux, et je crois que ceci est la racine mère de l'affaire Maffesoli/Teissier.*

*L'argumentaire disant « il y avait des fautes... il n'y avait pas de méthode... ce n'était pas de l'épistémologie... » a servi dans cette affaire à camoufler les éléments d'un conflit plus profond et relié aux enjeux du sujet même. (...)*

*Arrêtons donc l'hypocrisie rhétorique, le jeu sur les mots et les effets de manche miteux; il est dans la réalité du terrain universitaire des sujets bienvenus et d'autres moins. Après, il n'est question que de stratégies propulsées en flèches écrites ou verbales en direction de personnes dérangeantes et non bienvenues ou, au contraire, d'assentiments plus ou moins paternalistes autour de sujets suffisamment convenables et bienséants pour que l'on obtienne un grand feu vert.*

*J'ai l'intime conviction que ce qui dérange les rationalistes dans toute cette histoire, mais aussi toutes les histoires impliquant des sujets en marge comme la TCI ou les orbis, c'est la perte de contrôle intellectuel de l'objet, du fait, théoriquement et méthodologiquement. En réalité, ces types de sujets ne sont acceptés que si on arrive à les faire entrer totalement dans les cadres explicatifs du rationalisme et à les cadenasser dans un rendu objectal amputant, hélas, une partie de leur sens. Également, il ne faut pas sous-estimer la résistance, voire la peur viscérale des directeurs de thèse à engager leur pensée sur le chemin incertain de ces autres espaces-temps sociaux sur lesquels un vrai travail de recherche reste à faire.*

*Là où il devrait y avoir une adaptation naturelle à l'évolution des sciences, il existe encore en sociologie des points de compression et de résistance. En médecine, le laser détrône progressivement le bistouri et le médicament sera un jour où l'autre, au moins pour partie, issue d'une biologie numérique, ainsi que l'anticipèrent les travaux de Benveniste. La question est donc : la sociologie sera-t-elle bientôt prête à suivre ce mouvement?*

*Longtemps j'ai cru que ce refus de reconsidérer l'objet/fait de la part de certains intellectuels et penseurs participait d'une méconnaissance de ce qui se passe dans d'autres disciplines, je crois aujourd'hui que la plupart sont tout simplement incapables de se remettre en question, tout comme moi-même ferais physiquement marche arrière à l'idée de faire un saut à l'élastique en haut du viaduc de Millau. Car, refonder dans un autre espace-temps la définition du fait et de l'objet en sociologie, c'est obliger sa conscience de chercheur à faire un saut quantique. Au lieu d'essayer de s'adapter à cette modification du fait et de l'objet, au lieu de chercher à en accepter les facettes antagonistes et à en rediscuter les contours, les rationalistes font l'acte désespéré de lancer des flèches contre un directeur de thèse, ici un sociologue, déjà réputé pour dérégler les définitions des faits et des objets de la sociologie.*

*Manque de chance pour eux, M. Maffesoli fait partie de ces personnes possédant un sens aigu de la mort-renaissance et qui, tel le Phénix renaissant de ses cendres est capable de rebondir. Plus encore, il fait partie des intellectuels provocateurs se régénérant dans le combat des idées et la joute oratoire, aussi la guerre menée par ses détracteurs fut vaine pour ceux-ci. Dans cette affaire, ce sociologue fut plus lesté que Benveniste dans l'art d'esquiver les flèches venant de ses pairs et probablement aussi bien plus soutenu que le biologiste. Le désaveu de la profession est tombé injustement sur Benveniste qui n'avait rien vu venir, car il se pensait être le plus rationaliste des rationalistes en faisant connaître les résultats de ses expérimentations honnêtes. Par contre, la cabale est tombée sur M. Maffesoli tel un aimant attiré par sa polarité inverse et toutes les critiques adressées à son encontre ne sont, à mon sens, que des effets de plaidoirie ou des prises de position partiales sur des points techniques finalement assez secondaires.*

*Dans ces deux cas, celui de Benveniste comme celui de Maffesoli, se cache bien plus qu'une guerre de clan, il s'agit d'une guerre paradigmatique annonçant, selon moi, la poussée d'une autre façon de penser l'objet, le fait et le réel dans les sciences en général. Ces deux exemples montrent également que le rationalisme pourchasse et cherche à destituer ses amis (Benveniste) autant que ses ennemis de toujours (Maffesoli), car il ne supporte aucune turbulence dans ses principes et affiche une tolérance zéro à l'égard de ce qui lui échappe.*



*Pour en terminer avec ce second exemple, si, effectivement, M. Maffesoli n'est pas le sociologue le plus qualifié pour traiter objectivement et quantitativement les faits, si ce n'est pas un enquêteur de terrain traditionnel partant avec son questionnaire sous le bras, son crayon derrière l'oreille et son enregistreur dans la poche pour récolter les données à interpréter, si sa culture philosophique et sociologique est supérieure à son goût pour la rigueur des méthodes d'investigation, il n'en demeure pas moins qu'il possède une haute intuition du fait social en devenir que d'autres sociologues n'ont absolument pas. Après tout, nul n'est parfait, et il faut de tout pour faire un monde: il est besoin de différents styles et de différentes intelligences pour que le vivant puisse être vu dans son intégralité.*

*Je n'adhère pas toujours aux pistes explicatives que donne M. Maffesoli de certains phénomènes sociaux, par ailleurs il y a parfois une répétition dans sa façon de positionner l'argumentaire autour d'un phénomène, néanmoins, à l'échelle de sa carrière on ne peut nier qu'il a amené des pistes de réflexion que la sociologie ne proposait pas vraiment ou bien avec moins de sophistication et infiniment moins de relief (violence, sexualité, quotidien, imaginaire, tribus, etc.). Surtout, on ne peut que saluer le fait qu'il accepte encore aujourd'hui malgré ses détracteurs d'accompagner des thèses en marge de la pensée dominante que d'autres refusent par peur de l'ostracisme, par inadaptabilité de la pensée ou tout simplement par manque de courage intellectuel.*

*Il est dommage que cette affaire ait fait autant de bruit, et c'est là probablement le seul regret du sociologue: « On peut regretter- je le regrette personnellement - le battage médiatique et mondain autour de cette soutenance. Un titre de docteur dans telle ou telle matière ne garantit en rien ce qui peut être dit ou fait hors de la discipline. Mais nous ne pouvons pas sélectionner les candidats sur leurs intentions. Ou alors (ce pourrait être intéressant), il faudrait élargir le débat et réfléchir en quoi la recherche scientifique conforte ou non la technocratie militaro-industrielle, le saccage de la planète ou la répartition inégale des richesses. » (LE MONDE, 23.04.01. Éloge de la connaissance ordinaire). Oui, à l'évidence, la question du lien entre intention et recherche scientifique était plus essentielle que les éructations digestives de quelques-uns à propos du phénomène astrologique. En effet, pourquoi s'en prend-on à la validation scientifique de cette thèse inoffensive, tandis qu'au nom de la science des découvertes toujours plus diaboliques dans leur capacité à nuire sont validées et institutionnalisées quotidiennement par un glorieux « lu et approuvé », sans que l'émoi ou l'objection des sociologues rationalistes ne se manifeste...*

*À titre personnel, j'aurais tout simplement souhaité qu'ils ne se trompent pas de bataille! Plus généralement, et à l'image de la physique ayant successivement développé une vision du vivant graduelle par l'animal machine (Descartes), la gravité (Newton), l'onde électromagnétique (Maxwell), le quanta (Planck), etc. la sociologie doit poursuivre sa révolution mentale et élargir son spectre de compréhension autour de ce qu'est la réalité sociale, c'est-à-dire le fait et l'objet social. (...) »*

Monsieur Quinon, merci de m'avoir proposé cet entretien. J'espère que mon témoignage qui ne prétend en aucune manière représenter le point de vue des sociologues de ma génération, seulement mon expérience, vous sera d'une quelconque aide au regard du projet qui est le vôtre.